

DEDICATE

35



ISSN 1632-8108 - F. 850€ - RD
BE9€ - IT/ESP/NL 950€ - UK 8€
NUMÉRO 35 PRINTEMPS-ÉTÉ 2017

Isabelle Huppert

DEDICATE

Un autre regard sur les passions modernes.
Semestriel Culture, Musique et Mode.
Publié depuis 2002.

35

DEDICATE a 15 ans. 15 ans, sans prendre le temps de regarder en arrière, toujours devant. "Sans prendre le temps" ? Vraiment ? Non, plutôt pas l'envie de se satisfaire du chemin parcouru. Rester excités par l'aventure qui se dessine chaque jour, des nouvelles rencontres, des nouveaux challenges. 15 ans que DEDICATE partage nos vies, la vôtre et la nôtre, nous aurions pu faire une rétrospective "hey!!!

EDITO

Regardez ce que nous avons déjà fait" ou même un livre pour nous rassurer, "nous laisserons au moins ceci"...

Non non, décidément pas notre truc mais vous aurez peut être l'occasion tout au long de cette année anniversaire de nous rencontrer dans nos soirées, à Paris, New-York, Londres, Milan, Copenhagen, ou Los Angeles pour plus que de parler du bon vieux temps, parler au présent de l'avenir. Et pour le moment, des opposés qui s'attirent. Pour le pire ?

Bien sûr que Non ! pour le meilleur, pour ce qui se crée dans la rencontre des antagonismes convergents.

O.B.

DEDICATE MAGAZINE
UN AUTRE REGARD SUR LES PASSIONS MODERNES
Semestriel, Culture, Musique et Mode, publié depuis 2002.

EDITION

Directeur de publication
Olivier Bouché
olivier.b@dedicatemagazine.com

REDACTION

Comité de rédaction
dedicate@dedicatemagazine.com

RÉDACTEURS & CONTRIBUTEURS

Harvey Ambomo, Fadhel Azouzi, Philippe Di Folco,
François Dieudonné, Magdalena Lawniczak, Christophe Ménager,
Jean du Sartel-Heintz, Melody Thomas.

Correction : AKB

ARTISTIQUE

artdepartment@dedicatemagazine.com
Direction de création DEDICATE Team
Directeur artistique Nataniel N.M.Robert c/o vaadigm.studio

MODE & IMAGES

mode@dedicatemagazine.com

Fashion Director & Coordination mode Francesca Parise
Francesca.p@dedicatemagazine.com

Fashion Editor & Digital Edem Dossou
Edem.d@dedicatemagazine.com

STYLISTES

Pauline Collet, Margo Dague, Clotilde Franceschi,
Julia Platt-Hepworth, Simon Plyser

PHOTOGRAPHES

Beata Albert, Arno Bani, Thomas Bismuth, Alex Brunet, Anais Dercy,
D.R., Kanny Germe, Anthony Ghnassia, Sophie Hemels,
Laurent Humbert, Sylvie Lancrenon, Magdalena Lawniczak,
Eric Lee, Marcus Mam, Sasha Marro, Axel Morin,
Yannick Mootoosamy, Coco Neuville, Alex Salinas,
Jean du Sartel-Heintz, Rob Walbers

PUBLICITE

publicite@dedicatemagazine.com

DEDICATE Team et Olivier Bouché, remercient leurs partenaires
pour leur soutien, et plus particulièrement Audrey, Jean Marc,
Thierry au studio Le Petit Oiseau va Sortir, Gregory Crognier,
Emmanuel Duverrière, Isabelle Konikoff, et Céline Lidureau
ainsi que toute l'équipe de DEDICATE, et tous nos contributeurs
qui ont permis de réaliser ce numéro.

Rédaction DEDICATE 37, rue des Mathurins 75008 Paris France
dedicate@dedicatemagazine.com
Contact publicité +33 6 11 18 79 53

DEDICATE est une revue semestrielle, éditée par la
SARL DEDICATE Publishing, au capital de 58750 Euros,
37 rue des Mathurins, 75008 Paris

MUSIQUE

Listen, P18, 27
Fishbach P46
Yasmine Hamdan P48
Soul Wax P64
Poni Hoax P102
Electric Guest P106

PASSIONS

We like, Principe Di Savoia P19
Focus on Grey Goose P28
Focus on Villa Schweppes P44
MTRLST Witness for DEDICATE P26
Isabelle Huppert P52
Art contemporain, Xavier Veilhan P80
Art contemporain, Porlwi Festival P126
Art contemporain, Sultana Haukim & Krishna Luchoomun P130

SOMMAIRE

MODE

Not to Miss P10
Focus on, Dior Homme, Delphine Delafon, Acne Studios par Sasha Marro P8, 12, 16
Puma Run the Streets, par Melody Thomas P14
Sir Paul Smith par Melody Thomas P20
From Portland with love, par Marcus Mam P30
Questioning, par Laurent Humbert P68
Sophia & Gabrielle par Axel Morin P86
Molotov 4 par Kenny Germé P108
Last Fears Least, par Colette Neuville P132

English Texts P148

COUVERTURE

Isabelle Huppert,
porte une robe **Olivier Theyskens,**
cape **Djaba Diassamidze**
chaussures **Sergio Rossi.**
Photographiée par **Sylvie Lancrenon,**
assistée de **Talos Buccellati & Christian Bragg,**
habillée par **Francesca Parise,**
assistée de **Frank Huo,**
maquillée par **Carole Lasnier c/o B.Agency,**
manucurée par **Lucia Cheptene c/o B.Agency,**
coiffée par **Christos Vourlis.**
Set design **Kaduri.**
Retouches **Janvier.**

Remerciements exceptionnels à **Emanuel Ungaro**
et plus particulièrement à **Isabelle Konikoff et Céline Lidureau.**

FOCUS ON

DIOR HOMME



VOUS REPRENDREZ BIEN UNE PAIRE D'EQT ?

Les running se sont installées comme de véritables indispensables et Adidas Originals n'y est pas pour rien. Depuis plusieurs années déjà, la marque pioche dans ses archives un modèle de basket et le remet au goût du jour suivant ainsi son mantra : le passé inspire le futur. C'est le cas de la EQT, ou EQUIPMENT, une sneakers née dans le Berlin des années 90 dont la marque a décidé de ne garder que l'essentiel. Le résultat ? Un modèle à l'esthétique futuriste et travaillée avec des éléments techniques à l'instar du primeknit qui apporte aération et légèreté.

EQT par adidas Originals

Disponible dès à présent dans une sélection de boutique ou sur www.adidas.fr/originals



MONTREZ VOTRE MONTRE, JE VOUS DIRAIS QUI VOUS ÊTES

Voilà une marque qui devrait intéresser les adeptes de marques qui savent associer originalité et matériaux naturels sélectionnés en France. Depuis 2015, Antonin Mercier réinvente le luxe horloger avec du papier, du bois ou encore du cuir, et les travaille à la main, dans son atelier aux abords du Musée d'Orsay. Un boîtier inspiré par l'Art Déco des années 30, des bracelets tressés interchangeables et un fond habillé de photographies, d'imprimés... Une montre Laps se choisit sur mesure et représente l'identité de celui qui la porte. En la regardant, on sait beaucoup plus que l'heure qu'il est.

Laps

Disponible en boutiques à L'Exception Paris, Galerie Sentou, chez Maman Ou sur laps.fr



ARTHUR ASHE W X GUERLAIN

Alors que La Petite Robe Noire s'offre une nouvelle fragrance début juin, Guerlain collabore avec Le Coq Sportif pour transmettre l'univers singulier de ce parfum mythique via une paire de sneakers. Et c'est la Arthur Ashe qui a été choisie pour réinterpréter les codes esthétiques de La Petite Robe Noire. Un modèle noir et blanc tressé sur la tige, une gomme transparente incrustée de paillettes et sur les languettes : une petite robe noire fait face au coq sur la languette de droite. Le look est casual, graphique et résolument moderne et rend hommage à ces deux marques françaises iconiques.

Arthur Ashe W x Guerlain 95€

Disponible depuis le 1^{er} juin

Dans les boutiques du Coq Sportif et dans une sélection de magasins Courir



ASWAD : LE LUXE MULTICULTUREL

Ligne d'accessoires épurés et unisexes, Aswad est la marque vers laquelle tous les yeux se tournent. Sonia Ahmimou, la créatrice de la marque, a fait le pari fou de mêler les coupes droites de l'architecture brutaliste aux douceurs arrondies de l'architecture islamique. Une collection inaugurale de 97 exemplaires dans la pure tradition de la sellerie française, produite à la main dans l'atelier parisien de la maison, est dès à présent disponible. Tote bag, sac à dos, pochette mais aussi sac banane, porte-monnaie, porte-clés... chaque pièce transmet une histoire, une émotion unique, que seul l'artisanat parvient à procurer. Il faut dire que la franco-marocaine a été à bonne école puisqu'elle s'est formée auprès des maisons Louis Vuitton, Hermès mais aussi Moynat. Un savoir-faire qui prouve que, contrairement à ce que l'on a pu entendre dernièrement, des cultures différentes peuvent se mêler avec harmonie.

Aswad Paris. À partir de 60€

www.aswad.fr



VINCE, LIFESTYLE MINIMAL

Si Los Angeles est en passe de devenir une nouvelle capitale de la mode, son lifestyle n'y est pas pour rien. Moquée pour son culte du corps, les dernières années ont montré que derrière cette apparente superficialité se cachait un attrait pour un quotidien dénué du plus de tension possible. Raison pour laquelle la marque new-yorkaise Vince a installé son studio de création dans la Cité des Anges où les pièces sont conçues dans des matières douces et naturelles, des coupes minimalistes avec une esthétique urbaine. Auparavant concentrée sur des pièces masculines et féminines, la marque inclut désormais sur son e-shop des œuvres d'art, des livres, des bijoux mais aussi des chaussures, le tout dans le plus grand respect de son héritage.

www.vince.com



GARDER LA BANANE

Longtemps jugée has-been, la Banane retrouve son aura cool dans les mains de la belge Marie Martens à travers une collection flash. Connue pour ses accessoires haut de gamme aux couleurs pop, la créatrice a su imposer sa marque comme un incontournable qui se joue du conventionnel. Toujours là où on ne l'attend pas, si sa marque éponyme s'inspire du sac référence des années 80, elle lui donne un coup de jeune avec ses matières irisées, ses cuirs italiens et ses imprimés audacieux. Avec elle, la Banane se fait urbaine et se porte aussi facilement en ceinture que par-dessus l'épaule. Fini les sacs dont on ne sait que faire en soirée, avec cette collection en édition limitée la liberté de mouvement est garantie.

La banane par Marie Martens.

www.marie-martens.com/shop

FOCUS ON

DELPHINE DELAFON



PUMA RUN THE STREETS

À l'heure où on semble avoir tout vu, on peut se demander ce qui est considéré comme une véritable évolution. Avec sa campagne Run The Streets, Puma prouve que la mode est loin d'avoir dit son dernier mot en terme d'innovation.

Nuit debout, Podemos... Se réapproprié la rue semble être devenu le mot d'ordre de notre ère actuelle où chacun veut se sentir libre de s'exprimer où il veut, quand il veut. C'est dans cet état d'esprit qu'en novembre dernier Puma a lancé Run the Streets ou "La ville est à toi", sa nouvelle campagne sportstyle qui associe esthétique et performance. La priorité a donc été mise sur la capacité à mettre en avant une nouvelle gamme de produits qui tend à prouver que sports et technologie ont aussi leur place dans le quotidien. Côté vêtements et accessoires, on peut mettre en avant deux produits phares de cette gamme que sont l'evokNIT Image Tight et l'Évo LAB Backpack. Le premier est un caleçon avec une maille 3D seconde peau ultra-légère, le second est un nouveau backpack indispensable qui protège du vent tout en laissant la peau respirer. Que ce soit ces deux-pièces où le reste de la collection, l'accent a été mis sur l'alliance entre praticité et esthétique, mais aussi versatilité et innovation technique. Avec cette nouvelle collection, Puma prouve que l'avenir est aux pièces qui savent s'adapter à la journée de chacun. Avec pour motto : "C'est votre ville. Vos rues. Maîtrisez-les", la marque exhorte les personnalités actives à prendre le contrôle de leur environnement et prouve ainsi la manière dont les marques perçoivent aujourd'hui leur clientèle. Non plus comme des personnes attendant qu'on leur propose des modèles, mais bien comme des acteurs occupant une place primordiale dans l'évolution de la marque, dans sa volonté de repousser les limites. Une volonté que l'on retrouve dans la nouvelle gamme de chaussures mise en avant par Puma. Et c'est le chanteur Abel Tesfaye, mieux connu sous le nom de The Weeknd que PUMA a choisi comme égérie pour lancer l'Ignite evoKnit une chaussure nouvelle génération qui s'enfile facilement avec son col siglé à la cheville, qui laisse le pied respirer sa tige en maille, et qui met en avant l'Ignite Foam, nouvelle semelle développée exclusivement par la griffe

féline réactive qui redistribue l'énergie et permet une vraie stabilité dans le mouvement. C'est aussi The Weeknd qui a présenté l'Ignite Limitless Core, un modèle audacieux au look épuré et dynamique qui assure un bon maintien. Le choix de The Weeknd pour présenter ces nouveaux modèles et non pas une personnalité sportive n'est pas anodin. C'est une manière pour la marque de prouver que son univers dépasse les frontières du sport et est capable de s'adapter à tous les changements. Plus que de mettre en avant de nouveaux produits, la marque montre sa capacité à se saisir du temps présent et à venir en proposant un véritable style de vie. Ce qui ne veut pas dire que le sport est un oublié de cette gamme comme le prouve la Speed Netfit sortie en mai dernier sous le patronage bienveillant d'Usain Bolt : "Ce qu'il y a de mieux avec la technologie NETFIT c'est qu'elle est personnalisable et que je peux lacer mes chaussures comme je veux ; pas seulement pour avoir le meilleur chaussant, mais aussi pour pouvoir faire preuve d'imagination. On voudrait des fois pouvoir concevoir des chaussures entièrement faites sur-mesure pour son pied et aujourd'hui, c'est possible. Et en plus, elles sont superbes, et c'est ça qui compte le plus, non ?". La question du laçage n'est pas sans importance, tant elle fait partie intégrante de l'histoire de la culture urbaine. Dès la naissance du hip-hop, les

différents crews pouvaient se reconnaître selon la couleur de leurs lacets, leur épaisseur, mais aussi la manière dont ils laçaient leurs chaussures. Il s'agissait d'un véritable moyen d'expression dont on trouve encore la preuve dans les clichés du Brooklyn 80's par Jamal Shabazz. Sur ces témoignages graphiques, on remarque que lacer ses chaussures était une manière d'affirmer son identité, mais aussi d'être créatif, et ce, peu importe son milieu social. "À cette époque, les gens devaient se montrer créatifs, mettre des couleurs de lacets différents ou les doubler pour que, chaque jour, la chaussure ait une allure différente", se souvient-il. Avec sa structure maillée, il sera donc possible à chaque utilisateur d'adopter le style de laçage qui lui convient. L'occasion d'essayer les 400 millions de techniques de laçages mathématiquement possible, à moins que l'absence d'œillets augmente encore ces possibilités. Pas mal pour la marque ayant inventé le Velcro en 1968. Avant-garde, esthétique, réappropriation de l'espace urbain et personnalisation des produits... Avec Run The Streets, Puma lance non seulement une révolution technique, mais aussi une révolution commerciale qui place les adeptes d'un style vestimentaire exigeant et intelligent au centre de ses préoccupations. On a hâte de voir jusqu'ou nous emmènera le géant du streetwear. www.puma.com



FOCUS ON

ACNE STUDIOS



Photographe **Sasha Marro**
Styliste **Margaux Dague**

Mannequins
Marthe c/o Women
Leandro c/o Rockmen

Maquillage **Mathilde Blechet**
Coiffure **Charlotte Dubreuil**

KID FRANCESCO,LI, PLAY ME AGAIN

Yotanka Records – Alter K / PIAS

La complicité amoureuse est-elle soluble dans la collaboration musicale ? C'est par une excitante affirmative que le marseillais Mathieu Hocine et sa muse américaine Julia Minkin répondent à ce mystère insondable sur leur deuxième album commun, brassant électronique chaloupée, pop accrocheuse et ambiances sensuelles. Anachronisme réjouissant : le disque de l'été est disponible depuis mars dernier.

www.kidfrancescoli.com

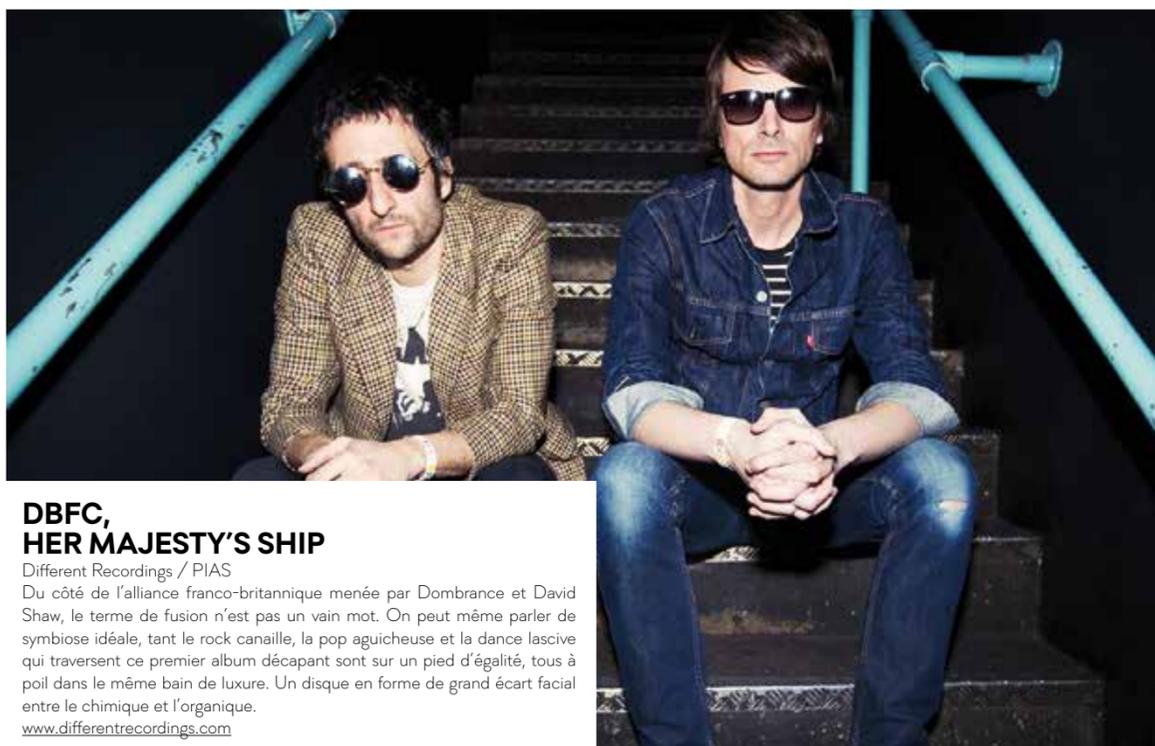


MAUD GEFFRAY, POLAAR

Pan European Recording / Sony Music

Sans rien renier de la techno froide et addictive qui a fait sa réputation, la moitié féminine du duo Scratch Massive fend l'armure sur un majestueux premier album solo, qui dévoile en prime les intonations mélancoliques de son chant évocateur. Une musique à la fois cinématique et tendue, qui creuse un sillon inédit entre le spleen rêveur du collectif This Mortal Coil et les âpres textures synthétiques de Carl Craig.

www.paneuropeanrecording.com



DBFC, HER MAJESTY'S SHIP

Different Recordings / PIAS

Du côté de l'alliance franco-britannique menée par Dombrance et David Shaw, le terme de fusion n'est pas un vain mot. On peut même parler de symbiose idéale, tant le rock canaille, la pop aguicheuse et la dance lascive qui traversent ce premier album décapant sont sur un pied d'égalité, tous à poil dans le même bain de luxure. Un disque en forme de grand écart facial entre le chimique et l'organique.

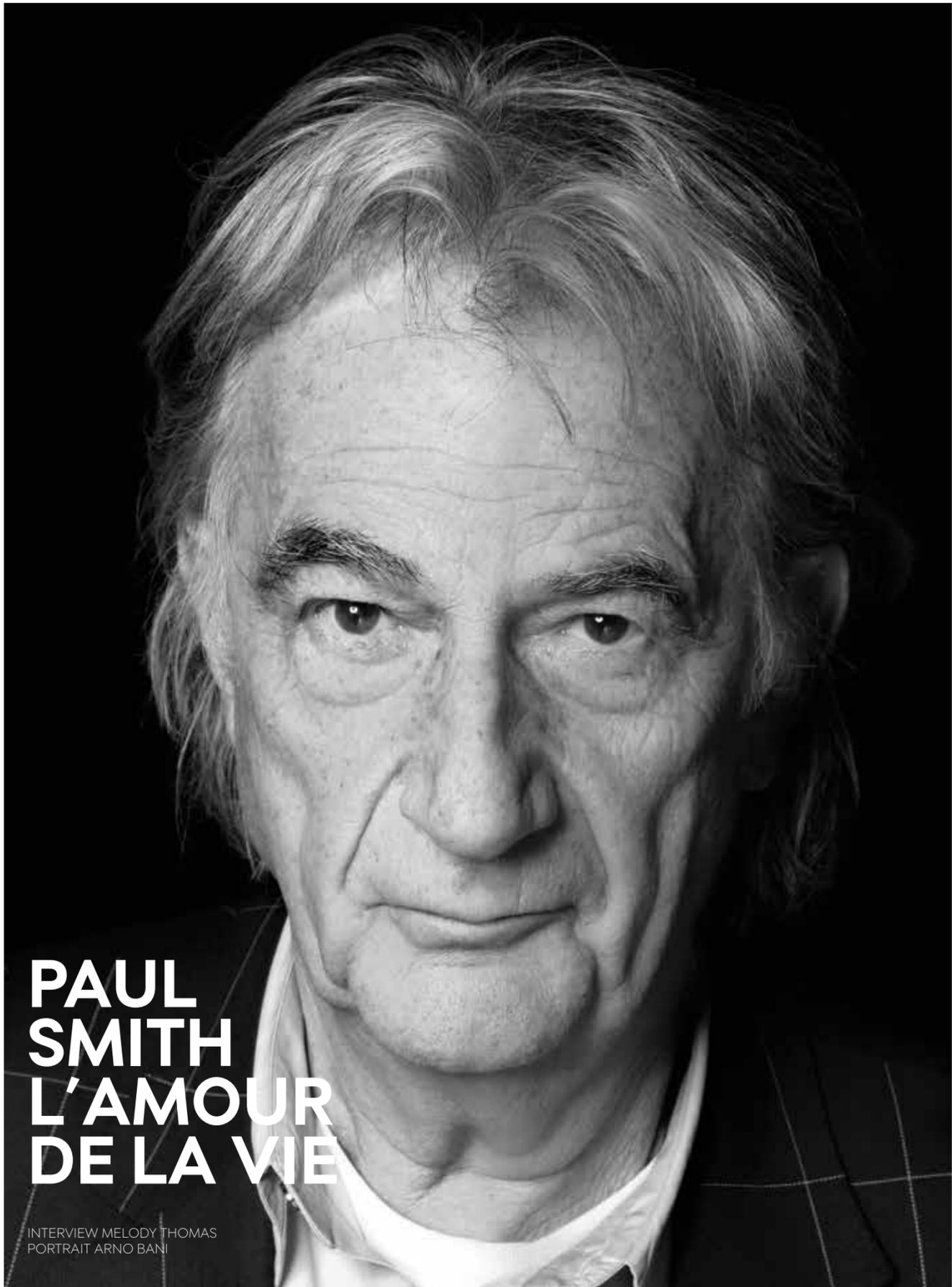
www.differentrecordings.com



HOTEL PRINCIPE DI SAVOIA

Voici un écrin à ne pas manquer, célèbre palace milanais appartenant à la Dorchester Collection, tout comme Le Meurice, Le Plaza Athénée ou Le Beverly Hills Hotel. Ce palais, construit dans les années 20, compte 257 chambres, 44 suites dont 9 princières. Ses murs ont vu passer les plus grands, la Callas, Charlie Chaplin, plus récemment Madonna, Clooney, Beyoncé, Tarantino et tant d'autres. C'est dans son bar redessiné par l'architecte Thierry Despont, que le tout Milan, local ou de passage, aime se retrouver pendant et aussi en dehors des fashion week. Despont a réussi le mariage parfait du classicisme et du moderne pour le bonheur de cette "Grande Dame" qu'est le Principe di Savoia.

Hotel Principe di Savoia, Bar Principe
Piazza della Repubblica, 17
20124 Milan, Italie



PAUL SMITH L'AMOUR DE LA VIE

INTERVIEW MELODY THOMAS
PORTRAIT ARNO BANI

C'est dans les locaux parisiens du plus britannique des labels masculins que nous avons rencontré Sir Paul Smith. Réveillé depuis les aurores, ce grand bavard a répondu à nos questions avec espièglerie et est revenu pour nous sur le lancement de sa marque éponyme et l'évolution de la mode masculine depuis ses débuts.

Quand êtes-vous arrivé à Paris ?

Ce matin par le train de 5h40 et je rentre très tôt demain, je suis venu seulement pour la journée. Je viens environ 10 fois par an, mais je voyage toutes les semaines à vrai dire. La semaine dernière, j'étais en Italie, celle d'avant à Moscou, avant ça en Allemagne puis à Los Angeles. J'adore voyager.

Votre rêve était de devenir cycliste professionnel mais une blessure a changé vos plans. Comment êtes-vous tombé dans la marmite de la mode ?

Oui c'était mon rêve entre 12 et 19 ans, mais en y réfléchissant je ne pense pas que j'aurai vraiment été bon dans ce milieu (rires). Il faut avoir un rêve dans la vie ! Ensuite, je suis tombé dans le monde créatif et comme le dit l'expression : la suite appartient à l'histoire. Je me sens privilégié, car aujourd'hui encore cette compagnie est la mienne, totalement indépendante. J'ai commencé en tant qu'assistant dans une boutique et j'ai économisé petit à petit jusqu'à pouvoir financer ma première boutique. À côté, j'ai beaucoup travaillé en freelance en tant que styliste, photographe, designer. Et c'est ainsi que j'ai fait grandir mon business. Mon succès n'a pas été immédiat, les choses se sont faites progressivement et ça m'allait parce que je suis une personne très tranquille, stable. Et dès que je gagnais un peu d'argent, je le remettais directement dans ma marque plutôt que d'acheter un jet privé (rires). Ma première boutique était minuscule, sans fenêtres, mais j'ai adoré cette époque parce que pour me lancer, il m'a

PORTRAIT

fallu relever de nombreux défis comme créer mes propres tissus, une chose que je n'avais jamais faite. Puis j'ai dû apprendre à faire mes propres photos, j'ai même shooté pour des magazines... C'était une époque stimulante, j'ai appris sur le tas.

Comment était la mode masculine lorsque vous avez commencé en tant que designer ?

L'industrie n'était pas aussi développée, les gens s'intéressaient beaucoup moins à la mode. L'homme ordinaire portait simplement un costume, sans fioritures, rien de véritablement branché. Les enfants portaient majoritairement des uniformes donc il n'y avait pas de fermetures Éclair ou ce genre de choses, tout était dans la sobriété, la tradition. La France, elle, m'a toujours accueillie à bras ouverts. J'ai commencé à vendre ici en 1976 et immédiatement, les hommes ont commencé à porter mes pièces. Mais au début, surtout à Londres, les hommes avaient peur d'avoir l'air trop féminin, ils se méfiaient des couleurs et privilégiaient des teintes comme le bleu marine, le gris et bien-entendu le noir.

Les choses ont changé selon vous ?

Dans les années 80, les choses ont commencé à changer, il y a eu un boum dans les publications de mode masculine comme Arena, GQ, Esquire. Et tout à coup, il a été admis que les hommes s'intéressent à leurs cheveux, on a vu apparaître des produits de beauté masculins. Des choses qu'on considérait auparavant comme outrageusement féminines et qui auraient été inacceptables sont aujourd'hui perçues comme normales. Le problème auquel l'industrie fait face aujourd'hui c'est le trop-plein d'informations ; trop d'internet, Twitter, Facebook. C'est plus difficile pour les jeunes designers de trouver leur niche, je pense.

En Angleterre, la mode masculine a une place spéciale, elle est plus colorée, plus extravagante...

Oui, c'est vrai, on a commencé avec Savile Row, reflets classiques du costume anglais, mais dans les années 60, ils ont aussi commencé à diversifier leur vision. Les universités britanniques comme la Royal College of Art ou la Central Saint Martins ont commencé à attirer des étudiants venus du monde entier et les influences de Londres se sont faites plus internationales ce qui a poussé les designers à être plus ouverts. Et dans les 70, l'industrie de la musique a également explosé avec les Rolling Stones, les Beatles etc. Ça a également contribué à l'ouverture de la mode anglo-saxonne.

Comment cette période a influencé votre manière de faire de la mode ?

Quand j'avais 18 ans, j'ai fait des pantalons pour Jimmy Page de Led Zeppelin, j'ai travaillé avec les Stones, David Bowie... Mon goût pour les fleurs, les broderies viennent du fait que je travaille constamment avec des musiciens. Aujourd'hui encore, je collabore avec The Lumineers, Christine & The Queens, Jake Bugg. C'est intéressant pour moi de voir que mon travail attire aussi une nouvelle génération d'artistes.

Londres continue à exercer une influence sur votre travail ?

Au début énormément. J'avais très peu de moyens financiers et les textiles que je pouvais me permettre

étaient très anglais comme le tweed. Mais avec l'augmentation des commandes, j'ai eu l'opportunité de pouvoir créer mes propres tissus l'influence a diminué. Étrangement, ma boutique qui ouvre en janvier propose plus de textiles britanniques donc il s'agit peut-être d'un cercle sans fin.

Vous avez décidé de présenter l'homme et la femme en janvier. Pourquoi avoir pris cette décision ? Et est-ce que cela a changé votre manière de concevoir le vêtement ?

Il y a plusieurs raisons, l'une d'entre elles est que c'est une décision dans l'ère du temps, nous sommes de nombreux designers à avoir pris cette décision. Mais aussi, en les rapprochant cela m'a permis de mettre en avant des silhouettes plus androgynes et de montrer qu'il y a un véritable lien entre ces deux lignes. Pour moi, c'est un essai intéressant, ce qui ne veut pas dire que je vais le faire à chaque fois, mais j'avais envie de tenter l'expérience. Et puis bien sûr avec la récession économique présente dans de nombreux pays, nombreux sont les acheteurs à n'aller qu'à la Fashion Week de Paris ou Milan, ils ne vont plus à Londres ou New-York et ne vont pas plus à Séoul. On a plus de chances de rencontrer des gens en montrant à Paris ou Milan.

C'est une manière de se rapprocher du vêtement dégenré pour vous ?

Pour moi, cette réflexion a toujours été présente dans ma manière d'aborder le vêtement. Il y a quelques années, j'ai fait poser Linda Evangelista dans un costume masculin Paul Smith, je travaille beaucoup avec Patti Smith qui elle ne porte que des vêtements masculins. Je dirais que ce sont plus des choses qui sont venues naturellement à moi plutôt qu'une quelconque recherche de ma part.

Vous avez également parlé de votre travail photographique, quel est votre lien à l'image ?

Mon père était photographe et il était un membre-fondateur d'un club de photo amateur local ce qui fait qu'à partir de 11 ans, j'assistais à des conférences tenues par de nombreux photographes. J'ai appris comment jouer avec la photographie, mais aujourd'hui la photographie est tellement instantanée qu'elle ne me semble pas aussi importante. Un gamin de 10 ans peut prendre une bonne photo aujourd'hui, donc j'ai un peu plus de mal avec le médium.

Quelle est votre rapport avec les réseaux sociaux ?

J'ai deux comptes Instagram, celui de la compagnie et le mien. C'est une source de conflit, car mon compte personnel ne parle jamais de mode, c'est trop ennuyeux. Je le vois plus comme un journal visuel, je voyage beaucoup comme je l'ai déjà mentionné et j'aime partager les choses que je vois. J'ai environ 300 000 abonnés ce que je trouve très sympa. Certaines personnes en ont des millions, mais elles postent des photos de leurs chaussures, moi, je parviens à intéresser 300 000 personnes en postant un arbre ! (rires)

Vous travaillez dans la mode depuis maintenant plusieurs années. Qu'est-ce qui vous pousse à continuer ?

Une centaine d'années (rires). L'amour de la vie, vous rencontrer, voir le soleil...

www.paulsmith.com





Total look Paul Smith

Photographe Sophie Hemels c/o Cake Films & Photography
Styliste Clotilde Franceschi assistée de Roosje Nieman
Manequins Djavan Mandoula c/o Success, Sami Younis c/o Success



AMFAR

Getty Images

Cette année nous fêtons nos quinze années d'existence, pas mal compte tenu de la situation de la presse écrite. Pour commencer à célébrer cela, nous avons organisé une série de happenings modeux au QP LDN à Londres ainsi qu'au Principe Di Savoia à Milan pendant leurs Fashion Weeks respectives.

En avril, petit bon californien au festival dont tout le monde parle, Coachella. C'est dans le désert californien, à côté de Palm Springs, qu'à lieu ce festival de musique, le plus cool de la planète, nous y avons écouté et surtout dansé sur les musiques de nos artistes préférés. Schoolboy Q, Future, Gucci Mane, New Order, Justice, Kendrick Lamar sans oublier Skepta ont aidé à écrire une page de l'histoire de ce Festival. Rendez-vous déjà pris pour l'année prochaine car Beyoncé y sera cette fois.

"En mai fais ce qu'il te plait", alors direction la croisette pour la 70^{ème} édition du festival international du film. La Villa AH, imaginée par "l'émotion distiller" Axel Huynh et son comparse new-yorkais, Jim Mannino, a brillé de mille feux, Emily Ratajkowski, Karolina Kurkova, Kate Upton et Peter Dundas ne diront pas le contraire.

Notre séjour s'est terminé par une virée à L'Eden Roc Hotel Du Cap, pour la 24^{ème} édition de l'amfAR, rendez-vous immanquable et très plébiscité par tous les philanthropes et humanistes qui soutiennent cette belle soirée caritative instituée par Madame Elizabeth Taylor.

La suite, est prévisible, nous vous attendons durant les fashion weeks de NY, Londres, Milan et Paris pour continuer à célébrer nos 15 printemps, l'adolescence, ou devrais-je plutôt dire adulescence ?



Villa AH



QP LDN



Coachella



Hôtel Principe Di Savoia



ALEXIA GREDY, L'HABITUDE

Disques Debut / A + R Editeurs à Paris

Peu importe, au final, que les quatre titres de ce format court de la jeune alsacienne aient été réalisés avec le concours de l'anglais Baxter Dury ou des membres du groupe Aline, ni même que l'un d'eux ait été remixé par le trop rare Geoff Barrow de Portishead : le supplément d'âme de ces chansons douces-amères aux parfums entêtants, entre pop synthétique classe et poésie faussement nonchalante, n'appartient qu'à elle.

www.alexiaGREDY.debut.blue



after l'Amour hard labeur

AFTER L'AMOUR, HARD LABEUR

After L'Amour

Deux ans après l'inaugural Vents Contraires, le producteur Julien Barthe (Plaisir de France) aux machines et son fidèle renard Jezekaël au micro sont de retour. Toujours possédé par un lyrisme à la fois goguenard et désespéré, le duo durcit considérablement le ton sur quatre nouveaux titres ultra-dansants, à la prose mordante et aux fondations électroniques, entre introspection acerbe, romance épique et amours chiennes.

www.soundcloud.com/afterlamour

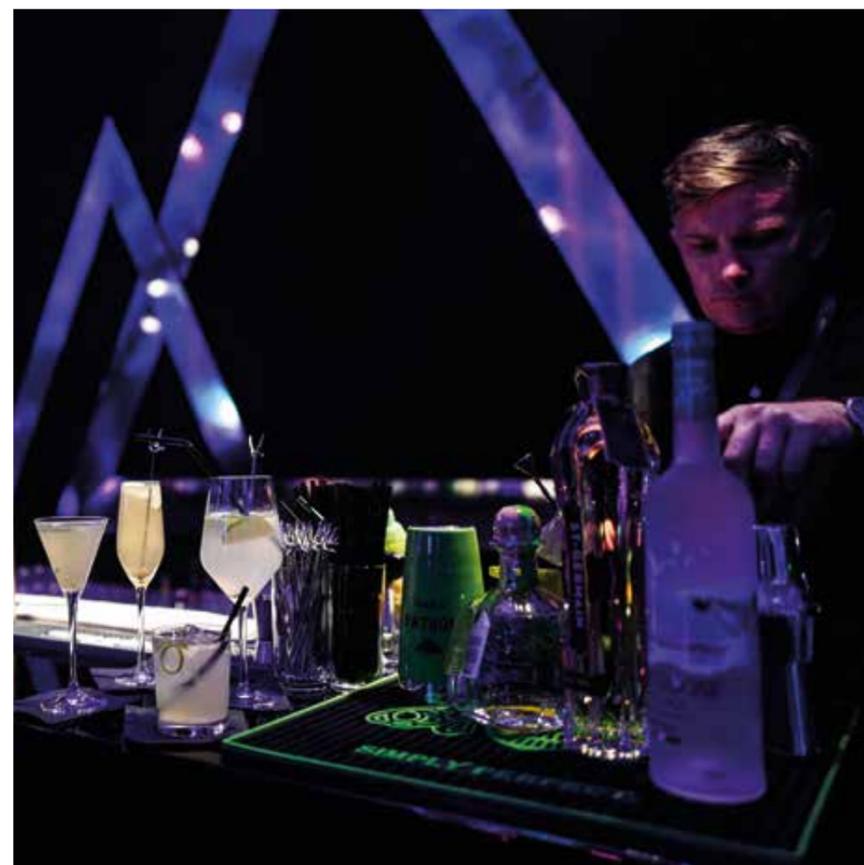


VICTORINE, PAPA MAMAN

La Tebwa / Victorine School

Dans la droite lignée de ses tubes acidulés *Désunis de l'Univers* ou *Fukushima Femme Fontaine*, la bordelaise la plus déjantée de France revient avec un maxi hanté par la cellule familiale, sans se départir d'un humour salvateur ni s'aligner sur le sens commun. Entre nostalgie discrète et groove ravageur, ces comptines à double détente feront rire et s'amuser les enfants tout en remuant les adultes jusqu'aux larmes.

www.facebook.com/victorinemusic



Quand les oies préfèrent le gris

Grey Goose, la très célèbre vodka française a fêté son septennat sur la croisette avec une présence sélective pour cette 70^{ème} édition du Festival International du Film de Cannes.

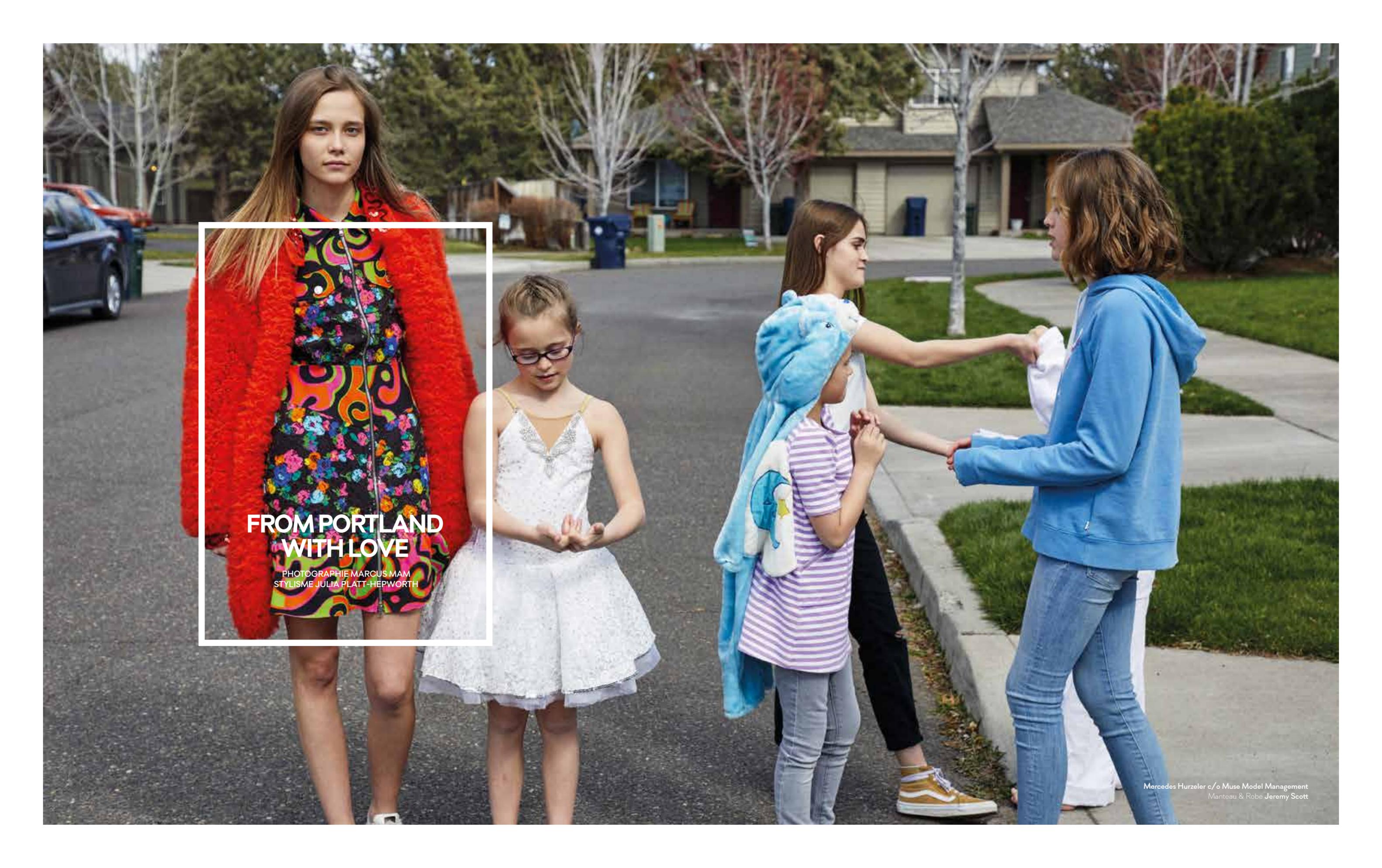
Après le "Carré Bleu", et son inoubliable Boulangerie, nous avons été conviés cette année au Versini, nouvel écrin niché au dernier étage du Five Seas Hotel. Ce nouveau lieu de vie situé à quelques secondes du tapis rouge, a été imaginé avec la complicité du restaurateur et entrepreneur français Jean Bernard Versini. Les convives ont pu y vivre une expérience culinaire unique sous la direction du chef Akrame et y déguster les cocktails Grey Goose exceptionnels, comme la signature de l'été 2017, le Grey Goose Grand Fizz : vodka Grey Goose, liqueur St-Germain, jus de citron vert, le tout allongé d'eau pétillante.

Autre lieu mythique de Cannes, La Suite Chopard à l'Hotel Martinez. La Maison de joaillerie suisse, devenue un des partenaires les plus importants du festival, décerne, depuis 2001, son trophée aux révélations masculines et féminines du cinéma. Audrey Tautou et Eduardo Noriega pour commencer, Diane Kruger et Gael Garcia Bernal en 2003, Marion Cotillard en 2004, la liste est encore longue récompensant au passage Léa Seydoux ou Adèle Exarchopoulos. Dans ce lieu sublime, d'un des hôtels les plus prisés de la Croisette, les ambassadeurs de la marque, les acteurs et actrices, et quelques happy few, invités Grey Goose, se retrouvent autour de délicieux cocktails et d'une création exclusive, le Diamant : vodka Grey Goose, sirop de thé Chai, jus de citron vert, eau pétillante et sucre diamant. Peut-on se laisser aller à admirer la baie d'une des plus formidables terrasses de la Côte d'Azur ?

Et puis Chopard c'est aussi la soirée éponyme, privée, pleine de paillettes et de célébrités, où la encore le partenaire de ce moment magique est Grey Goose.

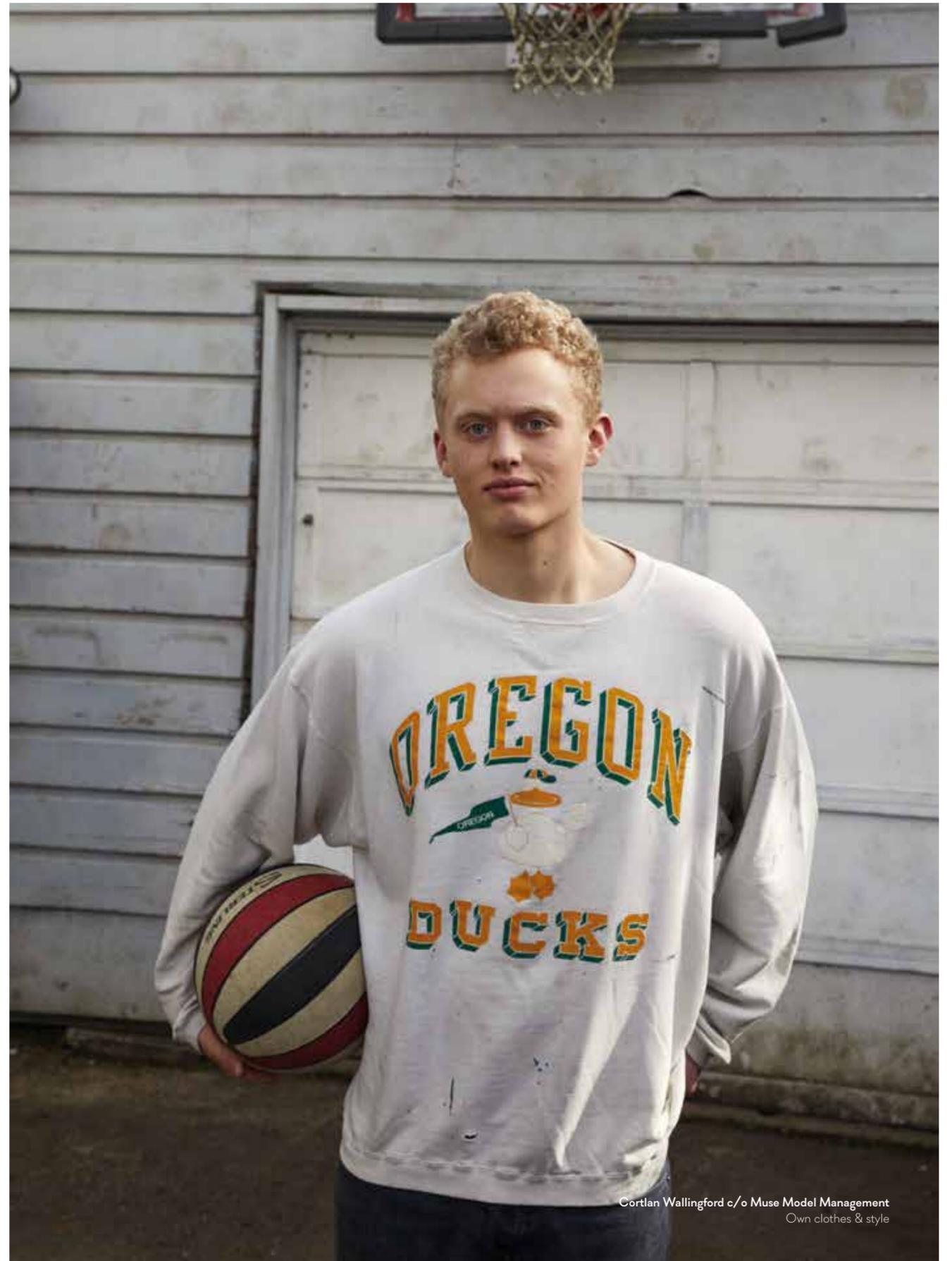
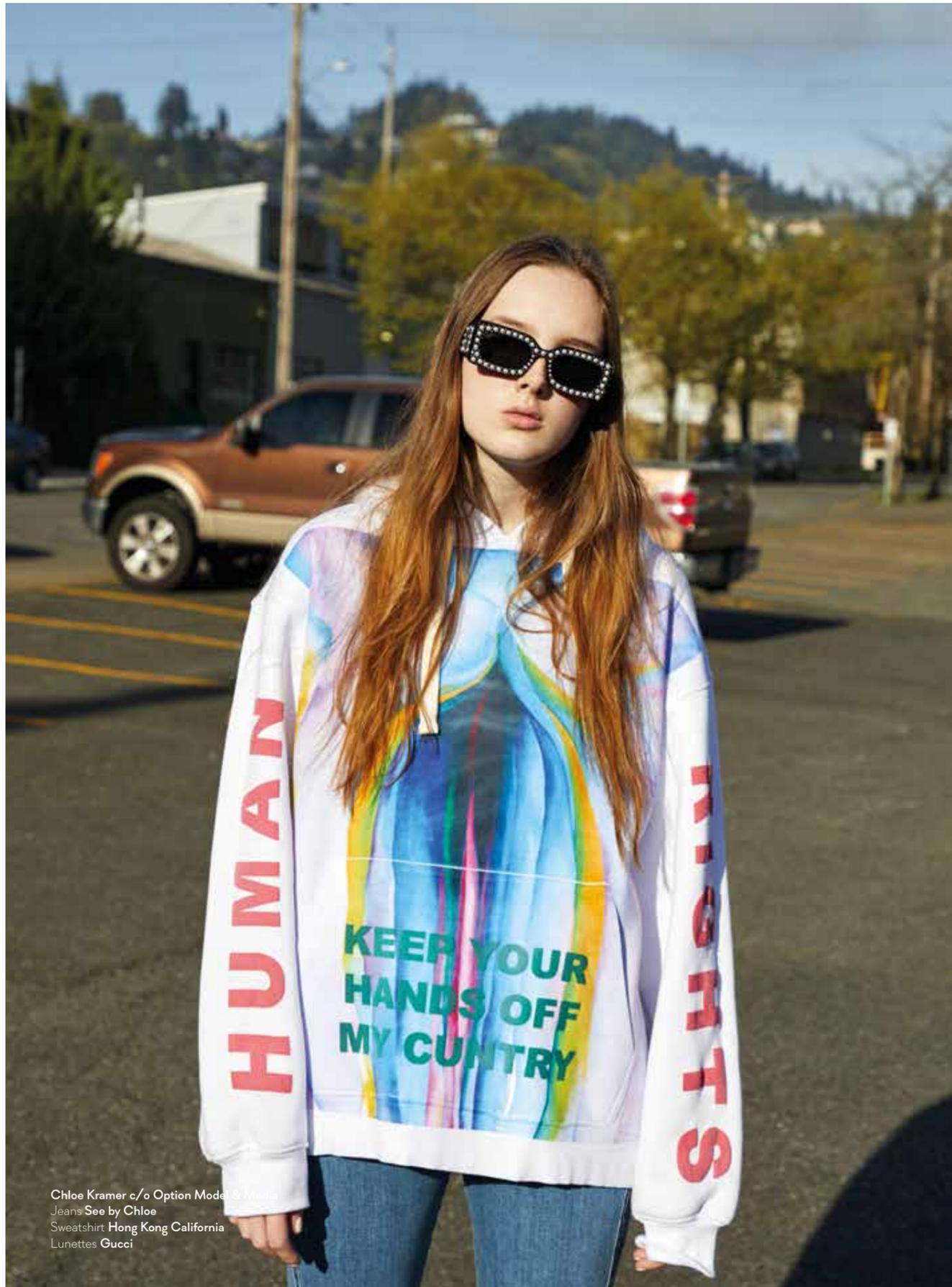
Dans une gigantesque tente située au port Canto, Rihanna, la chanteuse et designer, qui vient de réaliser une collection unique pour la Maison Suisse, enfile le costume d'hôte d'honneur. Le maître mot de la soirée: "Space" et pour nous y accompagner, notre MC, Bruno Mars. Avons-nous voyagé dans l'espace ce soir là ? Will Smith connaît certainement la réponse.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.



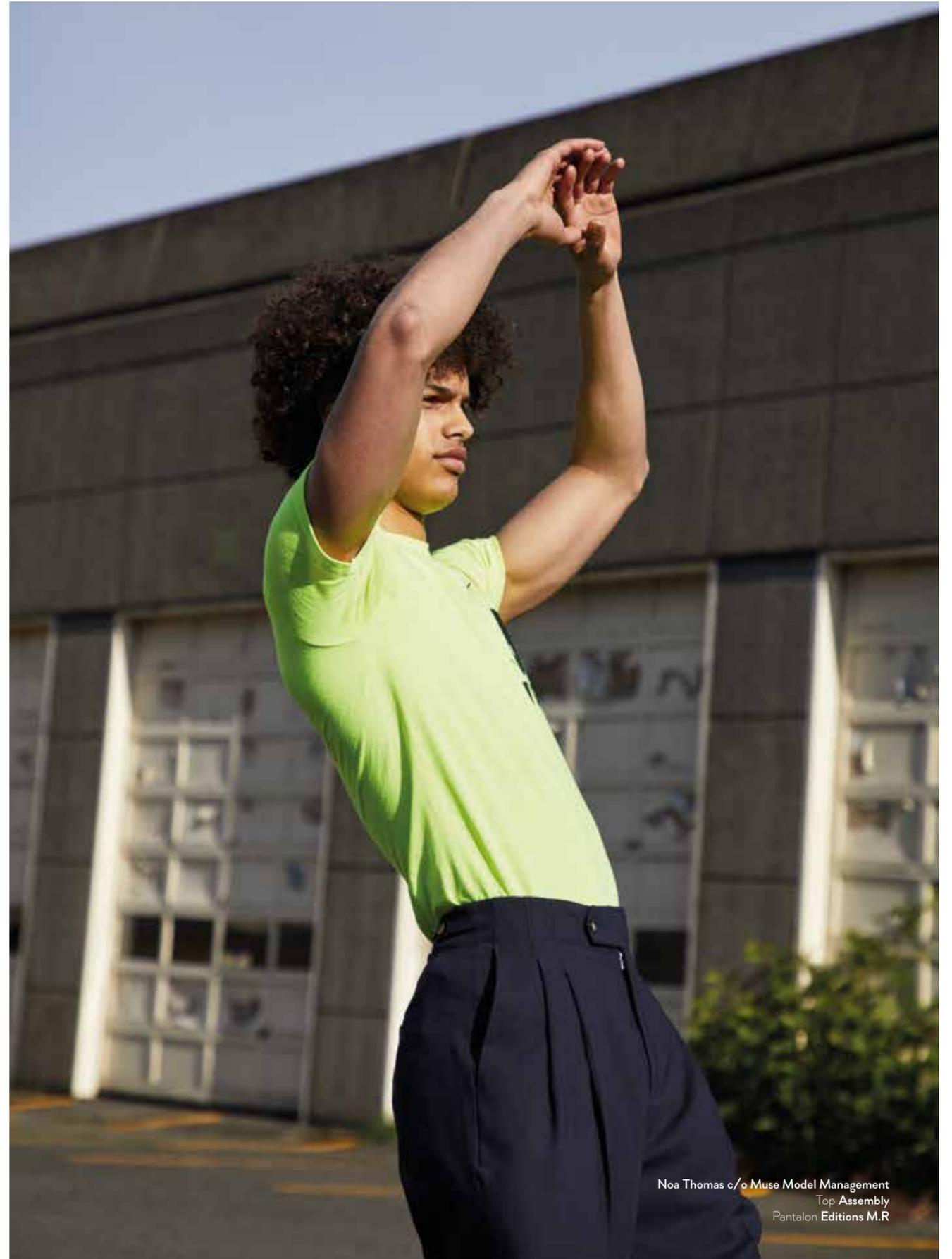
**FROM PORTLAND
WITH LOVE**

PHOTOGRAPHIE MARCUS MAM
STYLISME JULIA PLATT-HEPWORTH





Kailey Conner c/o Option Model & Media
Top & Pantalon Breelayne



Noa Thomas c/o Muse Model Management
Top Assembly
Pantalon Editions M.R



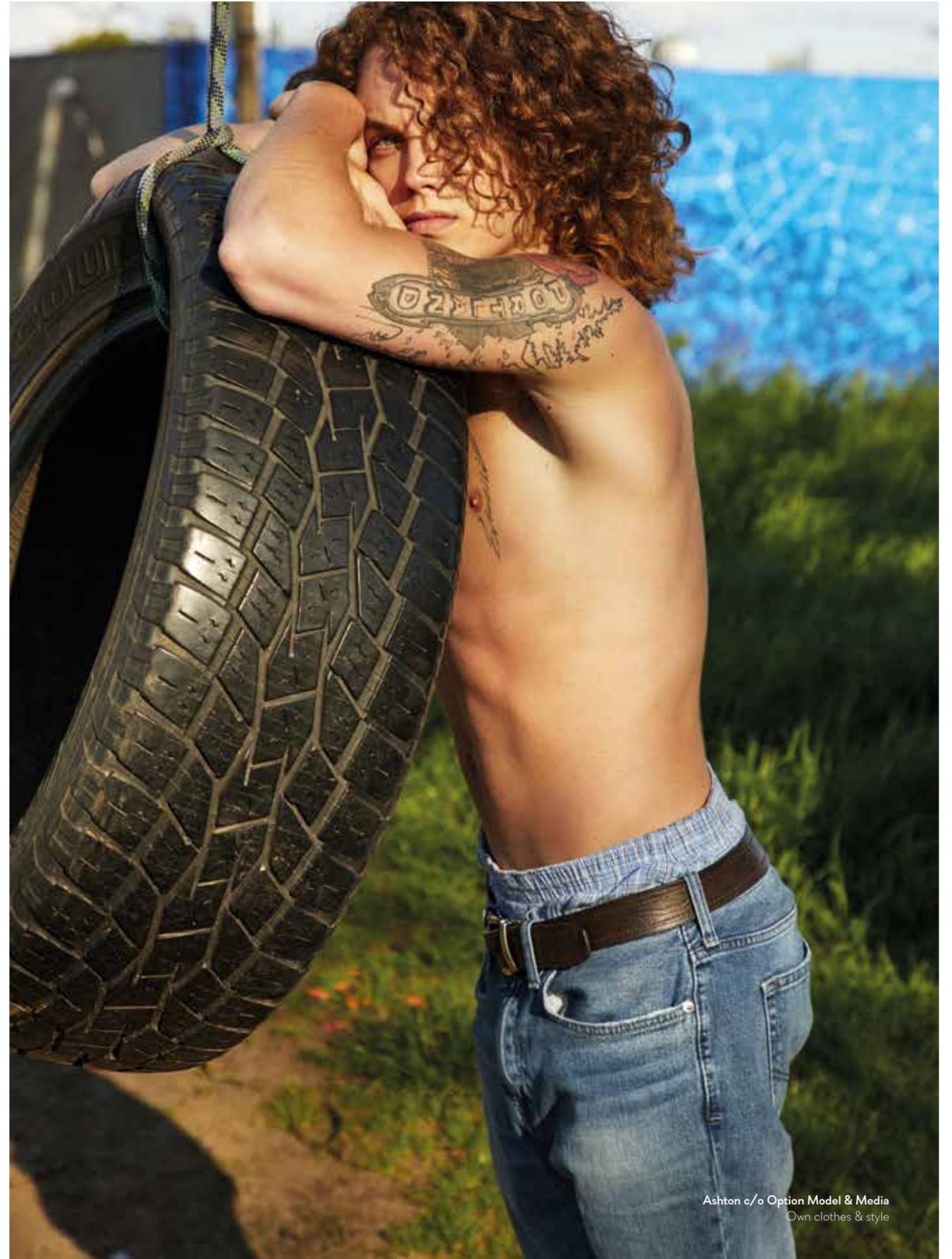
Honjuay c/o SLU Agency
T-shirt Thrasher



Devyn Mclean c/o Option Model & Media
Own clothes & Style



Hazel Jane c/o Option Model & Media
Own clothes & style



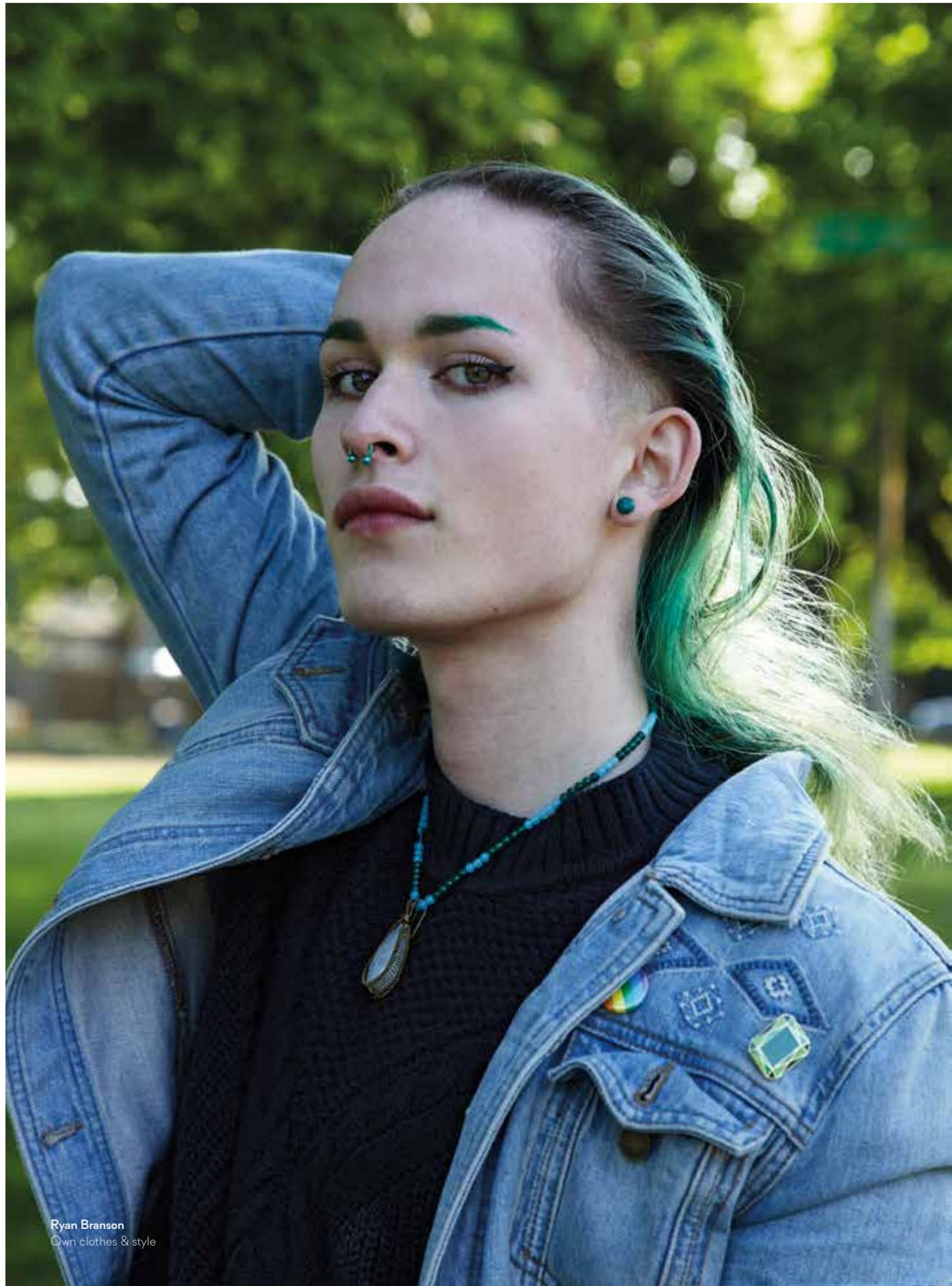
Ashton c/o Option Model & Media
Own clothes & style



Janae
Boucles d'oreilles **Holy Faya**
Blossom
Top **Off-White**



Joshua Van Fossen
Own clothes & style



Ryan Branson
Own clothes & style



Lucky
Own clothes & style
Photographe **Marcus Mam**
Styliste **Julia Platt-Hepworth c/o Roster**
Maquillage & coiffure **Nancy Wright c/o Roster**
Assistant de Production **Lucky BK**



FOCUS ON
PAR MICHEL THERON
PHOTOGRAPHIE THOMAS BISMUTH

Villa Schweppes a 10 ans.

**10 ans c'est jeune,
on est encore enfant,
mais dans le monde
de la nuit, de la fête
et des events c'est
exceptionnel. Retour
sur une soirée qui
a dérapé.**

2007, Cannes, son festival, Schweppes a loué une villa dans les hauteurs de la ville pour leurs clients, et puis la deuxième semaine, la villa est naturellement plus calme. Ils sont deux, Benoit Nicolazo et Cédric Russo, bien entourés par Edouard Rostand et quelques autres, ils sillonnent Cannes comme le font tous les festivaliers, et avec leurs bienveillance et décontraction habituelle, invitent les gens à passer à la villa dimanche, "on fera un barbecue autour de la piscine"... Quelle idée...

Du coup, les gens sont passés, des Dj's étaient là, des It girls, des branchés, des voisins, des curieux, ceux sans qui Cannes et la nuit en général ne serait pas... Année 2. Cette ambiance qu'ils ont créée, ils commencent à la mettre en forme, structurer leur idée, leur concept, des concerts, une programmation... Et puis la sauce prend, ils grandissent, et s'installent sur une plage... Et puis, ils aiment les bateaux alors pourquoi pas... Ils se retrouvent sur le MoonBeam, le plus grand voilier du monde, au milieu de la baie, puis reviennent dans le cœur du Festival, sur le toit du Palais. Et quand ils ne sont pas à Cannes? Ils s'exportent en Corse, à Calvi on the Rocks, ou se mettent à faire bouger Paris en début de saison. Ils deviennent viraux, avec villaschweppes.com. 430 000 visiteurs uniques par mois... Finalement ils deviennent la référence de la nuit. 10 ans ont passé, plus de 300 artistes et concerts produits, 200 000 invités, plus d'un million de cocktails servis. D'une petite bande, ils ont créé leur Tribu Unexpected

et quelle que soit la taille de leur mise en place, on retrouve cet esprit de famille, des copains, des "tu passes à la Villa?". Cette année anniversaire pour le coup, ce sont les copains qu'ils ont appelés pour mettre le feu à Cannes, pour pousser plus loin et plus haut ce qu'ils ont initié à Paris lors de la soirée Folies Tonic le 20 avril. Atom, Breakbot, Busy P, Kavinsky, IAM, Kungs, Laurent Garnier, Pfell&Grim (C2C), Yuksek, Pone... La journée, sur la plage au Croisette Beach, le soir, sur le roof top du Casino...

Ensuite, ils vont reprendre la route, direction Calvi On the Rocks, leur deuxième maison, du 30 juin au 5 juillet. La petite plage de la Revellata, devient la journée, le lieu incontournable et cette année, tout naturellement, ils vont juste y ajouter un voilier, histoire de profiter un peu plus de la Corse.

Avec leurs envies de nouvelles expériences et de découvertes, arrivent de nouveaux partenariats, ils s'exportent en Belgique au festival WeCanDance à Zeebrugge Beach...

Pour paraphraser le groupe de Joey Starr, autre ami de la Villa : combien de temps tout ceci va encore durer? Réponse de Benoit "Quand on en aura marre, on arrêtera, ça laissera la place aux autres...". Et à priori, ils sont très loin d'en avoir marre.

www.villaschweppes.com





FISHBACH

TEXTE JEAN DU SARTEL-HEINTZ ET FADHEL AZOUZI
PHOTOS JEAN DU SARTEL-HEINTZ

**Novembre 2015,
- jamais rien vu d'aussi
mortel que ces tirs au
hasard - la chanson
débarque sur les
transistors streaming et**

**la tout-juste-baptisée
génération Bataclan
s'approprie à la lettre
l'entêtant refrain du
désormais tube *Mortel*.**



Synthés électroniques, voix Rose Laurens, Moreno et Ringer à la fois, plume Balavoine, boîte à rythme eighties, visage porcelaine aux traits anguleux, âme rimbaldienne : Fishbach est née en sortant son premier EP et s'adresse d'emblée, et malgré elle, aux victimes collatérales des attaques terroristes. On apprendra plus tard que le disque était sorti un 6 novembre, Paris l'a découvert le 14 du même mois, un matin traumatisé embué d'ombres et de fracas.

En quatre titres, un profil de jeune héritière sombre, théâtrale et moderne se dessine, une proposition dense qui promet d'étendre ses beaux dégâts.

La jeune autodidacte multiplie scènes et promos : Festival des Inrocks, Point Ephémère et Printemps de Bourges. Une résidence musicale plus tard - et pas des moindres, les Trans musicales de Rennes -, public et critiques assistent enthousiastes à l'éclosion d'un phénomène et intronisent en cœur leur nouvelle héroïne. Le phénomène se cristallise.

Janvier 2017, fin du suspense, son premier album *À ta merci* débarque et secoue la scène française en un acte et douze titres magnétiques, mués en autant de personnages et d'histoires d'amours darks et de morts fantasques. Succès critique, Fishbach délivrera quelques clés de lecture à la presse : sa jeunesse solidaire ardennaise, sa passion pour l'histoire et son indifférence aux études, un œil rivé sur GTA Vice City, l'autre à griffonner les textes de ses futurs titres repris à la cantonnade les soirs de concert. Son nom n'est pas un hasard, la chanteuse est un saumon étincelant, à contre-courant, elle remonte avec rage le torrent de la pop et secoue enfin la tendance revival.

En attendant de la voir sur scène, nos petits appartements supportent la pop endiablée du *Le meilleur de la fête*. Flora fédère différents courants musicaux et signe des titres sombres et entêtants : "Moi je veux du noir ! Et je veux de l'espoir ! Droite gauche, bras d'fer !"

La mythique salle de la Cigale se remplit en un mois, provoquant dans la foulée l'annonce d'une deuxième date parisienne quelques semaines plus tard. Le 14 mars, tout Paris frémissait. La salle prenait conscience d'assister à un grand moment, rappelant à certains les débuts sur scène d'une certaine Mylène en 1989.

Flora donne le ton et introduit le prometteur *Tu vas vibrer*. Puis s'enchaînent douze titres, des impros maîtrisées, la reprise tubesque de *La babouche* - de Salim Halali - la découverte clope au bec d'une féroce et langoureuse *Boîte à papier*, le tout accompagné à la fois de déhanchés désinvoltes rappelant les folles heures d'Elli Medeiros et de simagrées dignes d'une star de cinéma muet.

La chanteuse et sa joyeuse bande tourneront tout l'été en France et partiront conquérir Londres, Berlin, Montréal et New York. Petit Monstre (Night Bird) sort outre-Atlantique, *Mortel* vient d'être enregistré dans la langue de Shakespeare, et Paris s'apprête encore à vibrer à l'automne prochain... dans la fameuse salle du Bataclan. La boucle est bouclée.



YASMINE HAMDAN

INTERVIEW FRANÇOIS DIEUDONNÉ
PHOTOGRAPHIE ALEX BRUNET

Sensible et tranchante, envoûtante et affutée, profonde et accessible : c'est avec l'aide de quelques complices triés sur le volet, tel l'américain Steve Shelley, batteur de feu Sonic Youth, et le soutien du belge Marc Hollander, fondateur du label Crammed Discs, que la chanteuse libanaise Yasmine Hamdan a concocté une œuvre à son image. Après plusieurs aventures en tandem, avec son compatriote homonyme Zeid Hamdan au sein du combo culte Soapkills, puis l'ex-Taxi Girl

Mirwais pour le duo électro YAS, ou encore Marc Collin, moitié de Nouvelle Vague, pour la réalisation de son premier album solo Ya Nass, la jeune femme s'affranchit de toute tutelle didactique pour un nouveau disque somptueux, qui dresse avec classe un pont fascinant entre tradition et modernité.

Une célèbre enseignante culturelle classe votre nouvel album dans la catégorie "pop internationale". Est-ce que cela vous fait plaisir ?

Ah ça oui, parce que j'étais un peu vexée lorsque je suis arrivée en France et que j'ai découvert le terme de "world music", je voyais ça comme un ghetto, une forme de racisme, même. Depuis que j'ai amené le projet Soapkills en Europe, où je pensais qu'il aurait moins de mal à se développer qu'au Moyen-Orient, j'ai tout fait pour combattre cette étiquette. Même si je n'ai rien contre elle, en tant que telle : je peux comprendre que cela soit utile pour décrire un folklore particulier. Mais je considère que ma musique est actuelle avant tout, même si j'utilise certains instruments traditionnels.

Vous avez mis en musique un poème du palestinien Mahmoud Darwish, *Al Jamilat* (Les magnifiques, au féminin, ndlr), qui donne également son titre au disque. Était-ce pour rendre un hommage appuyé aux femmes dans toute leur pluralité ?

Je pense que nous vivons une époque vraiment sombre, et j'avais envie de délivrer un message positif. Je suis arrivée à un moment de ma vie où j'ai envie d'assumer encore davantage ma féminité, et mon chemin de femme artiste et arabe. Sans vouloir être

opportuniste ou brandir n'importe quel drapeau, je vois bien que les droits des femmes sont en train de reculer, dans plein d'endroits. J'avais donc envie de célébrer cette minorité opprimée et, à travers elle, la part de féminité qu'il y a en chacun de nous.

Après plusieurs disques très électroniques avec les duos Soapkills ou YAS, votre premier effort solo Ya Nass s'éloignait de ces sonorités pour aller vers davantage d'épure acoustique. Ce nouvel album est-il un aboutissement de cette évolution ?

Musicalement, c'est le premier album sur lequel je me suis autant impliquée. J'avais déjà fait les trois quarts du travail seule avant de le finaliser en studio avec les producteurs anglais Luke Smith et Leo Abrahams. Même s'ils ont apporté une touche géniale, je suis arrivée avec un projet déjà très abouti. J'ai voulu être libre à tous les niveaux, y compris financiers, et j'ai eu la chance que chacun mette le meilleur de lui-même pour faire avancer mon idée. C'est facile pour un artiste d'avoir le vertige en travaillant avec des gens qu'il ne connaît pas, mais il faut garder le cap tout en étant flexible et ouvert aux propositions des autres. Même si c'est mon bébé, c'est grâce à un travail d'équipe que j'ai pu le faire exister comme je le voulais.

Votre musique comme vos textes semblent dessiner un lien entre votre histoire personnelle et la femme que vous êtes devenue. Après de nombreux exils, vous avez quitté le Liban il y a dix ans pour venir vivre à Paris. De quelle manière ces changements géographiques ont-ils influencé votre écriture ?

Je ne pourrais pas vraiment le dire, vu que je n'ai pas connu autre chose (rires). Mais ce qui était bien, c'est qu'en allant dans plusieurs pays arabes, j'ai eu accès à plusieurs univers différents. Contrairement à une idée reçue, le monde arabe est pluriel : j'ai pu découvrir différents dialectes, différents humours, différentes esthétiques, et ça m'a énormément nourrie en me donnant plus de matière pour pouvoir écrire. Puis je suis arrivée en Grèce, et ça m'a ouverte à la musique occidentale. Tous ces déplacements m'ont permis de trouver mon petit monde intérieur, de ne plus voir les frontières de la même manière, et de me sentir chez moi où que j'aie. Mais lorsque j'étais enfant, je ne savais pas me plaindre, ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que c'était difficile pour moi : tous les deux-trois ans, je changeais d'école, d'amis, d'environnement et parfois même de langue. Ça m'a donné l'avantage d'une grande flexibilité, mais le revers c'est que je me sens parfois déracinée, à un niveau existentiel. Je me dis souvent que je n'ai pas la même chose que les autres, que je n'ai pas de grands-parents ou de parents que je peux aller voir, de maison de famille ou d'amis d'enfance. Je sens qu'il y a un manque, sans parvenir à le définir précisément.

Alors que votre musique est ouverte aux influences occidentales, vous chantez exclusivement en arabe. Est-ce une règle que vous vous êtes fixée ou y-a-t-il des choses que vous ne pouvez exprimer que par ce moyen ?

C'est ma langue maternelle, émotionnelle, c'est l'endroit où je me sens la plus... spéciale (sourire). C'est là qu'il y a pour moi le plus de choses excitantes et d'expériences à faire, comme une matière brute. Ça va au-delà de moi, c'est presque un acte politique, comme un écho à certaines questions identitaires que

“Même si je chante en arabe, je pense que la musique est universelle et je me désole que ce ne soit pas le cas pour tout le monde.”

je me pose : ça me permet d'établir et de perpétuer un dialogue avec mes racines, de ne pas me sentir perdue. Je voyage beaucoup, j'habite partout où je vais, et j'ai vraiment besoin de me rattacher à ça.

Chanteuses ou musiciennes, les femmes sont souvent astreintes à des carcans précis et la musique orientale cantonnée à des clichés réducteurs. Vous qui cumulez ces deux identités, comment vivez-vous cela ?

C'est vrai que ça m'énerve, mais ça n'existe pas vraiment dans ma réalité à moi, au point que je n'arrive pas toujours à l'identifier lorsque j'y suis confrontée. Je ne veux pas réfléchir à ce que je fais en prenant en compte cette dialectique, mais peut-être qu'en agissant ainsi, je me positionne automatiquement en tant que contre-courant. Je pense que les stigmatisations sont inscrites dans la société et dans la culture, et comme je me sens extrêmement dédiée à

mon art, c'est parfois frustrant pour moi de sentir que je peux être considérée comme hors format, à cause des cases qu'il peut y avoir dans la tête des gens. Même si je chante en arabe, je pense que la musique est universelle et je me désole que ce ne soit pas le cas pour tout le monde.

Il y a toujours eu dans ce que vous faites une dimension très physique, presque érotique, mais aussi une profonde spiritualité. Ces deux aspects sont-ils un seul et même thème pour vous ?

C'est une approche intéressante (sourire). En effet, je ne les distingue pas : je pense que faire de la musique est un acte très spirituel ET très physique, sensuel voire parfois sexuel. Très physique, parce qu'on passe par des hauts et des bas, qu'on traverse des phases de souffrance et qu'il y a la délivrance, à un moment (rires). Et pour moi la musique est également spirituelle parce que je me connecte à elle sous cet angle : ce que j'écoute me ressource, me donne de l'espoir et me fournit un cocon, en quelque sorte.

Sur l'album Bristol de Marc Collin, hommage au trip hop et à l'électro-pop des années 90, vous reprenez la chanson All Is Full Of Love de Björk. Est-ce que la façon dont elle a inventé son propre fonctionnement dans le monde de la musique constitue une inspiration pour vous ?

Oui, même si je n'écoute plus vraiment ce qu'elle fait, c'est quelqu'un que je respecte énormément. Björk, c'est un volcan, c'est une femme qui m'inspire par sa personne, par sa manière de déjouer les codes, de se trouver des collaborateurs et d'être toujours partante pour l'aventure. C'est une combattante, un viking presque (sourire). Il y a d'autres femmes que j'apprécie, comme Beth Gibbons ou PJ Harvey. Je me suis rendue compte que même lorsque je n'apprécie pas la musique de certains chanteurs, je sens leur cœur : même si j'ai du mal à l'explicitier, il y a comme un canal direct, qui fait que certaines personnes peuvent me toucher. C'est chimique, la musique.

Quel éclairage l'inclusion de votre titre Hal dans le film Only Lovers Left Alive de Jim Jarmusch a-t-elle apporté sur vous et votre travail ?

J'ai toujours fait des musiques pour le cinéma, le théâtre ou des chorégraphies, même du temps de Soapkills, dont plusieurs titres ont été utilisés dans

des bandes originales. D'ailleurs en général, quand je compose, je visualise beaucoup d'images, de couleurs et de sensations. Pour ce qui est de Jim Jarmusch, c'est vraiment l'une des personnes qui m'ont aidée à passer certaines barrières au niveau de l'audience, car le métier est fait d'une telle manière que lorsqu'on chante en arabe, qu'on le veuille ou non, le public susceptible d'aimer ta musique n'est pas forcément en contact avec toi. Donc ça m'a ouvert des portes, c'est certain.

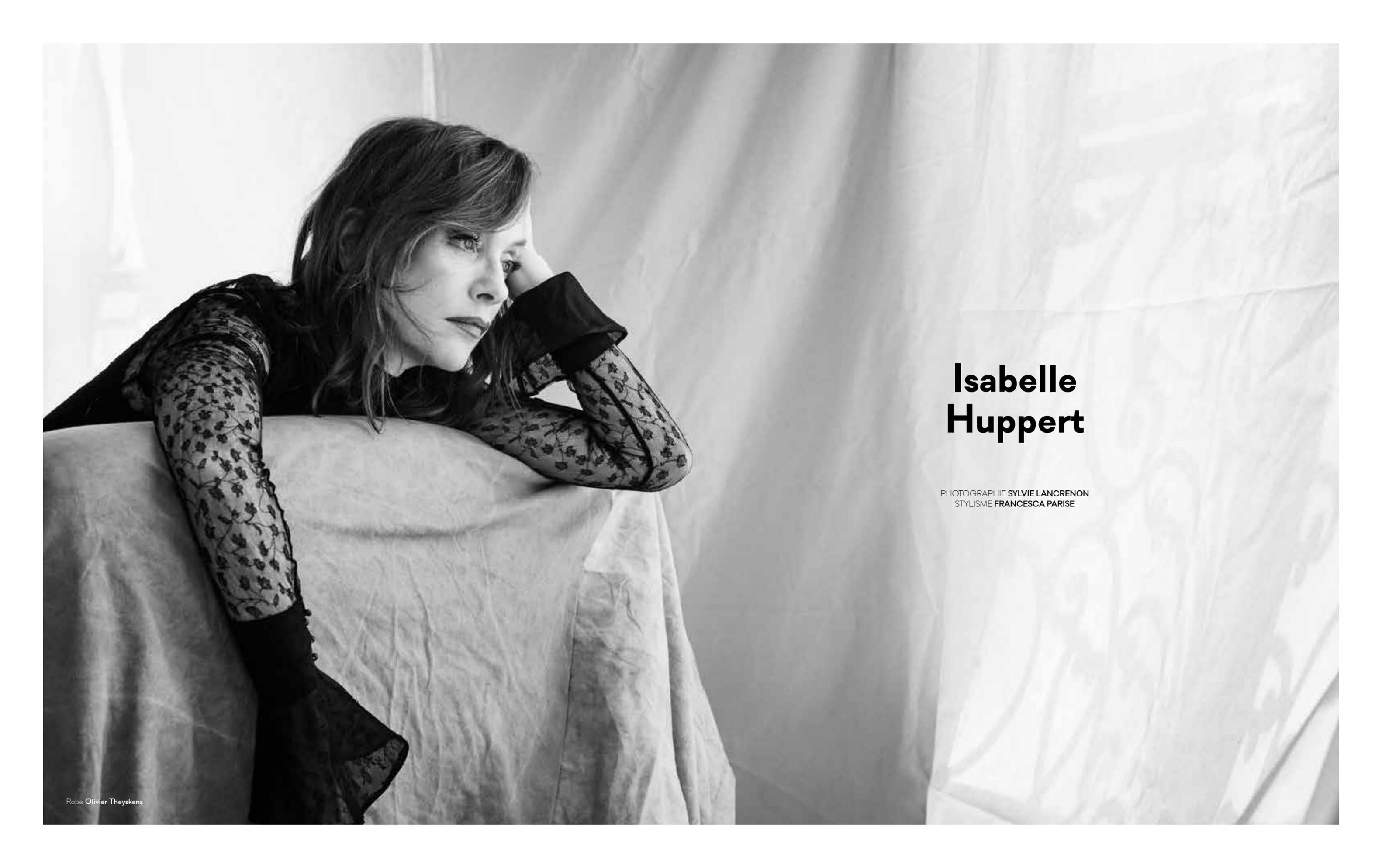
Dans le film Le Temps Qu'Il Reste d'Elia Suleiman, il y a une scène très forte, à la fois drôle et émouvante : des palestiniens dansent dans un bar au son du titre Ma Rida de votre projet YAS, pendant que des militaires israéliens les surveillent depuis l'extérieur. Au bout de quelques mesures, des deux côtés, tout le monde secoue la tête en rythme. Pour vous, jusqu'où va le pouvoir de la musique ?

Je vois la musique comme un ruisseau qui peut traverser les frontières, aller dans plein d'endroits et toucher beaucoup de gens. Elle peut susciter de l'espoir, provoquer des rencontres et créer des poches de résistance, des endroits où la vie subsiste, de façon très organique. Le pouvoir de la musique, c'est vraiment le mouvement : par exemple si tu écoutes la musique chinoise et la compare à la musique soudanaise, tu te rends compte que ces deux formes ont les mêmes modes. Et si on va un peu plus loin, en remontant le fil de l'Histoire, on se rend compte qu'il y a eu des échanges commerciaux et fluviaux entre les deux pays, notamment grâce à la Route de la Soie en Chine, et que ce qui a survécu à ça, c'est justement la musique. Et c'est pareil partout, c'est ça qui est formidable : quand tu écoutes les musiques indienne et pakistanaise des années 20, on trouve beaucoup de ressemblances avec la musique égyptienne de la même époque. Si tout ça ne circule pas, ne se transmet pas et ne se transforme pas, il ne reste que la mort. La musique, et même l'art en général, c'est la vie.

www.yasminehamdan.com

Remerciements au bar Le Coeur Fou
55 rue Montmartre
75002 Paris



A black and white fashion photograph of actress Isabelle Huppert. She is leaning forward, resting her head on her hand, looking thoughtfully to the side. She is wearing a dark, long-sleeved lace dress. The background is a soft, draped fabric.

Isabelle Huppert

PHOTOGRAPHIE SYLVIE LANCRENON
STYLISME FRANCESCA PARISE



Robe Jacquemus
Collier Emanuel Ungaro
Boucles d'oreilles Aïcan Icoz

Isabelle Huppert entre parenthèses

Entretien réalisé par Philippe Di Folco

Lieu

Hôtel de L'Abbaye Paris 6^e

Vous sortez d'un tournage...

Oui, du tournage d'*Éva*, de Benoît Jacquot [sortie prévue en janvier 2018]. C'est mon 6e film pour lui. Nous avons beaucoup aimé tourner ensemble, et j'ai aimé le retrouver. On a bâti au fil des années une relation privilégiée, particulière... C'est plutôt rare pour moi ou pour les acteurs en général de jouer plusieurs fois pour un même réalisateur... Mais ici, je trouve ça normal. Comme une évidence.

Il s'agit un remake : c'est pas gênant ?

Oh mais rien ne me gêne ! Enfin si... Je n'aime pas les biopics et je n'en ai d'ailleurs jamais fait. En vérité, on ne m'en a jamais proposé ! Ça doit se savoir... Bien entendu, certaines vies me plaisent, mais ce sont des vies d'anonymes remarquables... Jouer une célébrité non, je ne peux pas, je trouve que dans ce genre de film, en général, la forme l'emporte sur le fond... Je suis attirée par des histoires originales et non des films d'après des "histoires vraies" : ce terme est rédhibitoire, me repousse, c'est tout le contraire d'un sésame, l'idée qu'on puisse jouer sur la réalité. Et puis qu'est-ce ça veut dire, au fond ?

Vous devez recevoir pas mal de scénarios... Comment le choix s'opère-t-il ?

J'en reçois beaucoup, parfois un peu trop, et c'est difficile de dire non. Et puis, les lire me prend un temps fou, car je suis consciencieuse, même pour les mauvais textes. Lire en anglais ne me pose aucun problème mais, en revanche, la façon dont les Américains s'encombrent de multiples détails descriptifs, rend l'exercice très pénible. En France, par exemple, on est plus économe. Un bon scénario pour moi c'est ça. [rires] En même temps, je pensais à Sacha Guitry, j' imagine qu'il s'y montrait bavard, mais bon, au moins lui, il savait écrire.

Que lisez-vous donc d'autre ?

J'ai découvert un roman extraordinaire, *Aquarium* de David Vann : c'est amusant, car je venais juste de lire dans *Libération* un entretien, où il déclarait qu'il n'avait jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui et puis la ligne d'après, il annonçait qu'il venait de divorcer et, enfin, il terminait en disant aimer sa femme plus que tout ; j'ai trouvé ça très touchant et drôle. Quelques jours plus tard, on m'offrait par hasard *Aquarium*. Vous saviez qu'il était né en Alaska et qu'il vivait en Nouvelle-Zélande ? C'est rare ça, et j'ai été intriguée, voilà...

Le meilleur endroit pour lire à Paris : rive droite ou rive gauche ?

Evidemment rive gauche puisque j'y habite, que j'y ai toujours vécu mais jamais en continu, enfin pas assez, car les tournages m'interdisent d'y rester très longtemps... Je suis très souvent à New York, plus qu'à Londres, ville que je trouve trop grande, impénétrable parfois. J'aime énormément Manhattan, ça bouge beaucoup, mais bon, je sens ici, à Paris, quelque chose d'immuable, et qui me retient...

On sent comme un regret...

J'ai une vie itinérante : tournages, tournées, etc., mais je ne vais pas me plaindre, c'est mieux que rien du tout... enfin parfois, là, vous voyez, au moment où vous me parlez, j' imagine comme la possibilité d'une échappée... Comment dire ? Par exemple, cette semaine, j'ai réussi à aller trois fois au théâtre. En réalité je fais ça très souvent. Par exemple, je suis allé à Oslo pour voir le spectacle de Bob Wilson [*Edda* d'après Jon Fosse], à Lausanne, pour celui de Romeo Castellucci [*Democracy in America*], et je me souviens d'avoir pris un vol Paris-Vienne rien que pour voir le *Hamlet* de Peter Zadek ; quand *La Dispute* de Patrick Chéreau était en tournée, je suivais les représentations un peu partout en France, je suis comme ça, je n'arrête pas, le théâtre c'est mon échappée à moi. Mais je ne sors pas que pour aller au théâtre : d'abord je suis une couche tôt, non, ce que j'aime bien aussi ce sont les défilés de mode : on voit des ensembles féminins (ou masculins) extravagants, enfin disons que je ne porterai pas ça, mais j'aime ce spectacle-là. Ce que je regrette, au fond, c'est le classicisme de la rue, quand les modes ne s'y télescopent plus. Un peu comme pour les couleurs de voitures : gris, noir, blanc...

C'est différent pour vous de jouer sur les planches, face au public ?

Pour moi, il s'agit du même travail. Les confins en sont différents bien entendu, mais je joue de la même manière. Dernièrement, j'ai entendu qu'on allait peut-être reprendre *Orlando* de Bob Wilson, mais figurez-vous que les costumes, qui étaient splendides, et les décors, ont mystérieusement disparu... C'est assez étrange... Sinon, ce que j'aime faire au théâtre c'est lire des textes, c'est un exercice que je trouve passionnant.

De vos portraits, et quand je vous regarde, il émane comme une douce mélancolie...

Oui, je suis comme ça véritablement. Vous savez, pour les actrices, j'ai l'impression qu'elles se pensent comme un double : d'abord sous le regard des autres, et puis en compagnie d'un double imaginaire, qui leur parle, qui ne les conseille pas vraiment, qui se trompe même parfois [rires]... Il s'agit d'une chose très littéraire au fond, une sorte de regard qui s'écrirait... Être actrice, n'est qu'une question de regard, finalement. Et au fond, oui, si je suis mélancolique, c'est parce que pour moi, c'est une forme de douceur...

Beaucoup de tournages, de voyages, de festivals, de pression, au fond : où trouvez-vous le calme ?

Le calme je le trouve durant mon travail : c'est paradoxal, mais, lors des tournages qui ressemblent à une ruche vue de l'extérieur et c'est véritablement ainsi que ça se passe, je me fais un havre de paix, de recueillement, je suis tout entière concentrée dans mon rôle. Quand le film s'arrête, alors l'agitation fait irruption...

Et si là, tout à coup, vous pouviez voler du temps au temps ?

Eh bien voilà, quand on fantasma sur une longue période de temps libre, sur une parenthèse, comme maintenant, j'irai chez moi, à Paris, oui, c'est là que je suis bien, pour le temps d'une durée exceptionnelle. Et je lirai, tenez, Marcel Proust par exemple, car c'est à lire enfin *La Recherche* que l'on pense quand on se dit "mais qu'est-ce que je pourrai bien lire que je n'ai pas pu lire faute de temps ?". Oui, c'est évident, je partirai À la recherche du temps perdu... En définitive, on a toujours l'impression de courir après autre chose, de vouloir autre chose que ce que l'on a, et à des moments plus brûlants qu'à d'autres. D'où la délicatesse avec laquelle ces choses-là doivent être exprimées...

Alors empruntons au délicat Proust quelques formules de son fameux questionnaire : si vous étiez un parfum ?

Ah, vous voulez m'entraîner sur le terrain de mon intimité... J'hésite à répondre. Disons que j'ai eu un coup de foudre pour la dernière création d'Alber Elbaz, un nez exceptionnel, mais vous n'en saurez pas plus... Enfin si : je trouve que les parfums ont tous tendance à se ressembler. J'aime les parfums qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes, qui ont une forte personnalité.

Un plat ?

Non, non, si je vous dis ce que je mange, vous allez savoir qui je suis [rires].

Tout de même, il est midi...

Je ne sais quoi vous conseiller : là, je n'ai pas faim, je vais rentrer et dévorer la presse. Oui, croyez-moi, j'en suis addict. C'est très important, surtout en ce moment. La politique, tout ça, je ne veux pas passer à côté, faire comme si rien n'arrivait autour de moi. Vous ne voulez pas de votre carré de chocolat ? [nous buvions un café] Bon, et bien moi si, je le prends. Voilà.

Paris. Avril 2017.

Les remarques en italiques et entre crochets sont de la rédaction.



Robe Charvet
Chaussures Sergio Rossi
Bijoux Cartier Haute Joaillerie



Top & Pantalon Prada
Bijoux Repossi



Top & Pantalon Emanuel Ungaro
Robe Djaba Diassamidze
Bijoux Alican Icoz



Manteau **Y/Project**
Chemise **Ellery**
Chaussures **Sergio Rossi**
Bijoux **Cartier Haute Joaillerie**



Robe **Olivier Theyskens**
Cape **Djaba Diassamidze**
Chaussures **Sergio Rossi**



Top & Pantalon Prada

Photographie **Sylvie Lancrenon**,
assistée de **Talos Buccellati & Christian Bragg**,
habillée par **Francesca Parise**,
assistée de **Frank Huo**,
maquillée par **Carole Lasnier c/o B.Agency**,
manucurée par **Lucia Cheptene c/o B.Agency**,
coiffée par **Christos Vourlis**.
Set design **Kaduri**.
Retouches **Janvier**.

Remerciements exceptionnels à
Emanuel Ungaro
et plus particulièrement à
Isabelle Konikoff et Céline Lidureau.



SOULWAX

INTERVIEW FRANÇOIS DIEUDONNÉ
PHOTOGRAPHIE ROB WALBERS

Aboutissement de vingt ans d'épiques défrichages, parenthèse expérimentale ou nouveau départ radical ? Le nouvel album de la fratrie belge, la plus explosive de la musique électronique contemporaine, est tout cela à la fois, et même davantage encore : leur *From Deewee* associe la précision diabolique de leurs prestations allumées sous l'identité *2 Many DJ's* à la puissance roborative des remixes produits sous leur alias *Soulwax*, sans oublier leur souci perpétuel de dynamiter les chapelles et les frontières musicales.

Qu'on le prenne comme une succession haletante de brûlots à la fois efficaces, rugueux et sensibles, ou comme une seule piste vertigineuse de cinquante minutes, le constat est le même : Stephen et David Dewaele ont bien fomenté ce coup d'éclat, concassant charges tribales, claviers tranchants et vocaux hypnotiques dans un seul et même moule, dont l'urgence d'exécution n'a d'égale que la diversité de leurs inspirations kaléidoscopiques. Le disque ayant par ailleurs été enregistré en une seule prise après seulement deux jours de répétitions, on était bien en droit de se demander ce que les deux frères ont pu trouver comme intérêt à une telle pression temporelle, après avoir laissé passer treize années depuis la sortie de leur précédent long format.

Présentation du nouveau concept ourdi par ces siamois du son, cerveaux passionnés et passionnants, dont la sagesse et la courtoisie tranchent singulièrement avec la matière en fusion permanente de leurs acrobaties sonores déjantées.

Votre nouvel album *From Deewee* est la retranscription sur disque de la formule adoptée pour votre tournée de l'an passé, *Transient Program For Drums And Machinery*. Pouvez-vous nous expliquer le principe de ces concerts ?

Stephen Dewaele : L'idée était de recréer un studio mobile sur scène, dans une configuration à trois batteries, trois tables de mixage et une formation de sept personnes. On aimait aussi l'idée de manipuler le son nous-mêmes, au milieu de tout ça. Après cela, nous avons écrit de nouveaux morceaux sous cette formule, pour en faire un disque. On a donc ramené

tout notre équipement en studio, en s'imposant d'enregistrer le plus vite possible, et en enchaînant tous les titres d'une traite : en deux jours, nous avons réalisé dix-huit prises continues, et gardé celle que nous aimions le plus pour en faire l'album.
David Dewaele : Nous avons juste fait les voix à part, et corrigé quelques détails, mais 80% de ce que tu entends sur le disque a été exécuté live en une seule fois.

Vous avez une réputation de sorciers du son, la spécificité de votre musique, très électronique, tenant souvent, par rapport à d'autres genres, à la précision du travail en studio. Ce n'était pas un risque de procéder comme vous l'avez fait, de façon si brute ?

SD : Peut-être, mais pour nous le fait de finaliser ce concept était encore plus important que ça. Je ne pense pas que nous ayons eu peur de perdre quelque chose, je crois même que nous étions excités par cette limitation de temps. Nous voulions avoir un son qui ne ressemble à rien de ce qui s'était fait auparavant, retranscrire le plus honnêtement possible l'énergie de ce groupe de sept membres.

Pour votre projet précédent, la bande originale du film *Belgica*, vous aviez créé plusieurs formations imaginaires. Avant cela, vous n'aviez pas fait de disques sous l'identité *Soulwax* pendant plus de dix ans. Avez-vous besoin qu'une idée nouvelle se présente avant de refaire un album ?

DD : On trouve que beaucoup d'artistes sortent des disques pour de mauvaises raisons. Ils le font parce qu'ils s'en sentent obligés, et nous avons le luxe de pouvoir ne le faire que si nous avons quelque chose à dire. Dans le cas présent, c'est la tournée *Transient Program* qui nous a incités à faire ce disque. Alors que nous avons fait plein de nouveaux morceaux en dix ans, nous n'en avons utilisé aucun sur l'album, pour nous concentrer sur ce qui était ressorti de ces concerts.

Vous faites de la musique ensemble depuis plus de vingt ans. De quelle manière le fait que vous soyez frères affecte-t-il votre travail ?

DD : L'avantage, c'est qu'on sait que le lien qui nous unit est intemporel, indestructible, ce n'est pas quelque chose que tu peux partager avec un ami. Ça donne une forme de sécurité que tu n'auras pas avec quelqu'un d'autre, mais l'inconvénient, comme on le sait tous, c'est que le lien familial, par sa promiscuité, peut aussi être ce qu'il y a de plus pesant. En vingt-cinq ans, nous avons appris à gérer notre collaboration de manière à dédramatiser cela.
SD : (designant son frère) – Pour te dire la vérité, je le déteste (rires).

En parlant de famille, vous en formez une avec des artistes comme le canadien Tiga Sontagou l'américain James Murphy de LCD Soundsystem. Est-ce important pour vous d'envisager votre musique sous l'angle d'une sorte de mouvement, avec un groupe de proches particuliers ?

SD : Je ne sais pas si on peut parler de mouvement, vu que ce sont avant tout des amis. Je crois surtout, même si nous n'avons pas commencé ensemble, que nos carrières ont pris leur essor au même moment. Ce n'est pas une famille, mais on travaille souvent ensemble : on a fondé le trio Despacio avec James et on a fait beaucoup de musique avec Tiga aussi. Mais ce sont surtout des affinités personnelles qui ont conduit à ça.

À l'opposé, vous avez aussi été amenés à travailler avec des gens n'ayant rien à voir avec votre univers, comme lorsque vous avez produit un remix du Lovelight de Robbie Williams.

SD : Lui n'a pas aimé, pourtant (rires). Mais c'est déjà incroyable que plus de la moitié des gens ait apprécié les interprétations que nous avons faites de leurs morceaux.

DD : Toutes nos versions ne sont pas des relectures aussi radicales que celle-là. En général quand on travaille sur un remix, on se projette pour imaginer dans quelles conditions on pourrait le passer dans un de nos DJ sets, que ce soit avec Despacio ou dans un festival. On en faisait beaucoup auparavant, mais en ce moment on n'en fait que deux par an.

Est-ce important pour vous d'apprécier une chanson originale avant d'en proposer un remix ou voyez-vous cela comme un challenge ?

DD : Il y a plein de remixes qu'on a refusé de faire parce qu'on trouvait que les originaux étaient parfaits tels quels, qu'on ne pourrait rien y ajouter. À l'inverse, même si on adorait le titre *Standing In The Way Of Control* de Gossip, il n'avait pas l'impact qu'on voulait quand on le jouait en DJ set : on en a donc fait un remix pour le rendre plus efficace. On nous dit souvent que c'est ce qui les a fait percer, mais je pense qu'ils auraient fini par cartonner quoi qu'il arrive.

SD : Ce qui est génial en tant que DJ, c'est que tu peux faire un remix et le diffuser le soir même sur un dancefloor pour tester la réaction des gens.

Vous êtes davantage reconnus pour vos remixes ou vos sets en tant que 2 Many DJ's que pour votre propre musique. Est-ce une frustration ou placez-vous ces deux aspects au même niveau ?

SD : C'est la même chose pour nous, et la preuve de ça, c'est que nous avons mis treize ans à sortir ce nouvel album de Soulwax sans que ça nous dérange (rires). Mais je pense que tous nos projets s'influencent entre eux et se nourrissent les uns des autres. La question n'est donc pas tant de savoir si cette distinction nous gêne, mais plutôt de trouver de quelle manière elle nous incite à ouvrir de nouvelles portes, à tenter d'autres choses.

DD : Toutes ces identités, et même d'autres encore, viennent de toute façon de la même partie de notre cerveau (sourire). Nous n'avons pas le pouvoir de savoir à l'avance si le public va apprécier ou non nos démarches, c'est un aspect qui lui appartient et n'est pas de notre ressort.

Quel rapport entretenez-vous avec l'aspect visuel de votre travail, que ce soit sur scène ou au travers de Radio Soulwax ?

DD : C'est très important. Pour Soulwax, on travaille avec une entreprise basée à Paris, Ill-Studio, qui fait aussi pas mal de choses dans la mode. C'est un peu l'extension de notre musique, comme avec Ozzy Osbourne par exemple, pour qui il est essentiel d'être sur scène avec un décor particulier (rires). C'est comme la pochette, le clip ou même le flyer, ça fait partie du jeu et de notre identité.

Comment voyez-vous l'évolution de la musique électronique dans les années à venir, sachant qu'énormément d'artistes utilisent les mêmes sons préenregistrés ?

DD : Wow, est-ce que tu as une heure et demie devant toi ? (rires) Je crois qu'on ressent tous un peu la même chose : il y a des formules qui marchent pour plein de gens, mais le problème c'est qu'au bout d'un moment ça devient profondément ennuyeux. Même les artistes qui fonctionnent ainsi le sentent. Mais nous sommes optimistes, c'est comme en 1976 par exemple : la musique était devenue très formatée et le punk est arrivé là-dessus, ce qui a tout changé. Je ne dis pas que quelque chose d'aussi fort va arriver parce que je pense que ce n'est pas possible, mais il faut que ça pousse les gens à aller voir ailleurs.

SD : Je crois aussi que la musique électronique est devenue une sorte de pop contemporaine, et que certains de ses acteurs font preuve d'une grande arrogance : c'est devenu un jouet pour des gens qui veulent montrer qu'ils ont de l'argent et frimer dans des carrés VIP, ce n'est vraiment pas le même monde que celui des fans d'Aphex Twin. Je pense néanmoins qu'il y a une connaissance de plus en plus grande des musiques électroniques par le grand public, et que quelque chose doit sortir de ça. Lorsque nous avons débuté, notre but était d'unir les gens : nous étions convaincus qu'un fan des Stooges pouvait danser sur du Daft Punk, par exemple. Alors qu'aujourd'hui, tout est redevenu trop compartimenté et ça commence à être préoccupant. Les styles ont besoin d'être mélangés les uns aux autres, et c'est comme ça dans toutes les disciplines. Pour ce qui est de la musique électronique, elle est passée du statut de tendance au confort du mainstream. Qu'est-ce qui va venir bousculer tout ça ? Je n'en sais rien, mais ça va arriver, j'en suis sûr.

DD : Ce n'est pas seulement au niveau du mainstream, il y a le même problème d'uniformisation dans l'underground, où il y a plein de gens qui font exactement la même chose. C'était déjà le cas il y a vingt ans, lorsque certains ne faisaient QUE de la drum'n'bass, ou QUE de la techno. Puis, pendant sept ou huit ans, les genres se sont ouverts les uns aux autres avant de se refermer de nouveau.

SD : Je pense que ce changement que nous attendons viendra des nouvelles générations, ce n'est qu'une question de temps.

www.soulwax.com



Questioning
Photographie
Laurent
Humbert.
Stylisme **Pauline**
Collet.
P68



Chemise **Charvet**
Baskets **Dior Homme**
Casquette, veste de costume, ceinture & pantalon archive styliste



Veste **Jil Sander**
Top **Prada**
Pantalon de jogging **Stella McCartney**



Top Prada



Pantalon de jogging Stella McCartney
Mocassins Maison Margiela



Veste de costume et pantalon **Y-Project**
Chaussettes archive stylist
Mocassins **Maison Margiela**



Veste asymétrique **Maison Margiela**
Veste **Louis Vuitton**



Pull **Stella McCartney**
Mocassins **Maison Margiela**
Chemise oversize et chaussettes archive styliste



Bombers patchwork & baskets **Dior Homme**
Chemise **Jitrois**
Cravate **Charvet**
Pantalon **Raf Simons**



Collier **Maison Margiela**
Veste **Jil Sander**



Collier **Maison Margiela**
Chemise **Charvet**
Top **Raf Simons**



Pantalón oversize Juun J
Casquette & ceinture archive styliste



Trench Lacoste
Veste & pantalón Jitrois
Top Ann Demeulemeester
Baskets Dior Homme

Photographe Laurent Humbert
Styliste Pauline Collet
Grooming Michael Delmas

Mannequins
Nikolas c/o Rebel,
Etienne c/o 16men,
Clement c/o 16Men,
Lucas c/o Premium
Set Design César Sébastien et Mathieu Selvatici
Assistant Digital Chloé Cohen c/o Sheriff
Remerciements au Studio Le petit Oiseau Va Sortir

ART

**STUDIO
VENEZIA**
LE PAVILLON
MUSICAL DE
**XAVIER
VEILHAN**

PAR CHRISTOPHE MÉNAGER

La Biennale d'art contemporain de Venise accompagne et promeut à chacune de ses éditions un vivier d'artistes talentueux. Aux côtés de la Biennale d'architecture et de la Mostra pour le 7^{ème} art, et grâce notamment à l'action de son président Paolo Barrata, elle est l'une des plus prestigieuses manifestations consacrées à l'art contemporain. C'est un moment exceptionnel pour les artistes du monde entier et pour tous les amateurs d'art.

Christine Macel, conservatrice au Musée National d'Art Moderne - Centre Pompidou, a été choisie pour être la commissaire générale de la 57e Biennale de Venise qui se tient du 13 mai au 26 novembre 2017.

Le Pavillon français accueillera, pour toute la durée de la manifestation, l'installation *Studio Venezia*, conçue par l'artiste Xavier Veilhan. Mêlant les disciplines, cette œuvre généreuse sera ouverte, durant les sept mois de la Biennale, à une centaine de musiciens de tous horizons. Offrant au public une expérience immersive, *Studio Venezia* est une nouvelle occasion d'être séduit par l'audace de l'un des acteurs des scènes artistiques les plus prospectives.

Conçu par l'artiste pour être itinérant, ce pavillon rayonnera bien au-delà de Venise. À la rencontre des scènes artistiques

internationales, il continuera de s'enrichir pour offrir au monde ce que la France a de plus contemporain. Le pavillon sera aussi celui du rayonnement culturel français au service de la création artistique et du dialogue entre les cultures.

À cette occasion, nous nous sommes entretenus avec l'artiste qui a accepté de nous parler de son installation en se prêtant au jeu d'une courte interview.

En quelques mots, pourriez-vous nous relater les principales étapes du processus qui vous ont conduit à participer à cette prestigieuse Biennale ?

J'ai voulu faire un projet qui échappe au format standard de l'exposition et qui soit à la fois ouvert à d'autres formes artistiques et aussi un projet collectif où la notion du travail d'équipe est importante.

Comment est née l'idée du Studio Venezia ?

J'avais déjà sous la forme d'un puzzle les éléments rassemblés. Il suffisait de réunir des expériences déjà menées précédemment pour arriver à ce projet. L'idée était de se concentrer sur l'enregistrement, donc d'être dans une forme musicale qui est en amont de la musique écrite et prédéterminée. C'est ça la spécificité du projet par rapport aux autres que j'ai menés auparavant. Mais finalement, quand on mélange les différents spectacles que j'ai faits et, par exemple, la série *Les Producteurs* (2015), le concept de *Studio Venezia* paraît assez logique à posteriori. À mi-chemin entre *Les Producteurs* et notamment le spectacle *Systema Occam* (2016) il y a l'idée de l'enregistrement.

La musique a toujours été présente en filigrane dans votre production artistique. Est-ce que vous considérez que *Studio Venezia* est une nouvelle étape, la synthèse ou la continuité de vos travaux ?

C'est l'étape la plus importante, non seulement dans son rapport à la musique, mais tout simplement la plus importante de l'ensemble des différents projets que j'ai pu mener dans les 25 dernières années.

C'est d'ailleurs une œuvre participative qui va voyager et s'enrichir sur de nouveaux territoires par la suite. Comment voyez-vous la finalité de ce projet dans le temps ?

La finalité n'est pas anticipée. On sait que de la musique va être produite mais le contenu n'est pas prédéterminé. Il y a une volonté de laisser les choses s'auto-définir à travers les diverses rencontres

incitées par le projet. L'itinérance par la suite dans le cadre des arts visuels - Studio Venezia deviendra en 2018 Studio Lisboa au MAAT et Studio Buenos Aires au CCK - s'ouvrira à chaque fois vers un cadre différent, celui de la musique. Le projet est basé sur l'idée qu'on ne prédestine pas le contenu. On ne le prédéfinit pas.

À l'instar de la plupart des pavillons où l'œuvre de l'artiste donne à voir ou à représenter (autour d'un thème ou d'une idée), votre proposition artistique, quant à elle, est basée sur un travail collaboratif avec les musiciens et participatif avec le public (échange, résonance, ouverture, construction du langage). Pourriez-vous nous décrire l'esprit et la finalité de ce travail ?

Le côté participatif est ambigu. Quand on va voir un Bosch à l'Academia de Venise, on est aussi invité à une sorte de participation. Dans *Studio Venezia* le public n'est pas invité à jouer les instruments, mais reste spectateur. C'est une chose importante à préciser à mes yeux. Puis, effectivement le cadre est prévu pour que quelque chose se passe de particulier, qui est un enregistrement. Mais le cadre en lui-même reste une œuvre, une sculpture, donc il ne faut pas voir le pavillon comme un festival, comme une plateforme qui accueille des musiciens uniquement. Au départ il y a une œuvre et cette œuvre est importante. Elle crée des conditions du fonctionnement d'un studio. Pour moi c'est une œuvre à part entière qui est ouverte vers une autre activité et pas uniquement concentrée sur la représentation.

Que vous inspire la thématique d'antagonisme convergent dans ce contexte de Biennale (à travers votre travail ou ceux des artistes représentés) ?

L'antagonisme est une position très forte par rapport à ma relation avec les musiciens. Il n'y a pas d'antagonisme ici. Mon projet est le leur. Il y a au contraire une complémentarité. J'ai invité chaque musicien à venir travailler dans le studio. Ce mode de fonctionnement de l'invitation est important au niveau des échanges parce qu'il crée un contexte particulier pour la création qui n'est pas le même que celle d'un contrat avec un échange d'argent, par exemple. Il y a un intérêt réciproque. C'est ça pour moi, l'antagonisme convergent.

Dans la continuité de cette œuvre, avez-vous d'autres projets que vous souhaiteriez explorer ?

J'aimerais bien faire quelque chose autour du sport. Ce qui est intéressant dans cette pratique musicale, c'est la dimension de la physicalité du son qui accompagne d'une façon l'œuvre visuelle. J'aimerais bien trouver une forme d'art total qui implique l'effort physique, mais je ne sais pas encore sous quel angle l'approcher.

Xavier, nous vous remercions infiniment d'avoir accepté de participer à cet entretien et nous vous souhaitons un grand succès pendant l'exposition.



Les Producteurs. 2015.



Vue de l'exposition-scène, ON/OFF.



La forêt, 1998.

Sophia & Gabrielle.
Photographie **Axel
Morin.** Stylisme
Simon Pylyser.
P86



Sofia
Bomber Sacai
Robe Joseph
Collier archives du styliste.

Gabrielle
Top coupé Kappa
Jupe Juun J
Casquette de baseball Larose Paris
Boucle d'oreille Ambush



Col roulé **EachxOther**
Pantalon **Off-White**
Boucle d'oreille **Ambush**



Blouson **Off-White**
T-shirt vintage
Casquette de baseball **Juun J**



T-shirt oversized **Kenzo**
Casquette de baseball **Larose Paris**



Manteau oversized **Acne Studios**
Hoodie & chaussures **Sacai**



Jacket by **Holiday Paris**
T-shirt by **Off-White**
Casquette de baseball **Juun J**
Boucle d'oreille **Ambush**



Sofia
Blouson **Kappa**
Jeans **AG**
Boots **MM6 Maison Margiela**

Gabrielle
Bomber archive du styliste
Combinaison & chaussures **Givenchy by Riccardo Tisci**
Chapeau **Larose Paris**
Boucle d'oreille **Ambush**



Total look **MM6 Maison Margiela**



Total look Juun J



Total look Paco Rabanne



Sofia
Top sans manche **Paco Rabanne**
Pantalon **Sacai**
Collier **Ambush**

Gabrielle
Total look **Paco Rabanne**
Boucle d'oreille **Ambush**



Pull oversize **Raf Simons**



Blouson **OAMC**
Col roulé **kappa**
Jeans **AG**



T-shirt **Gucci**
Chapeau **Acne Studios**

Photographe **Axel Morin**
Styliste **Simon Pylser**
Maquilleuse **Julie Camus**
Coiffeur **Chris Vourlis**
Casting **David Chen**

Mannequins
Gabrielle Rul c/o Oui Management
Sofia Fenago c/o Silent Model

Remerciements au Studio Le Petit Oiseau Va Sortir



PONI HOAX

INTERVIEW FRANÇOIS DIEUDONNÉ
PHOTOGRAPHIE ALEX BRUNET

Derrière ses accents afrobeat ou thai pop inédits, *Tropical Suite*, nouvel album du quintet parisien, garde le cap d'un rock puissant et lyrique, aussi ombrageux que solaire. Si la rencontre avec le compositeur Laurent Bardainne et le chanteur Nicolas Ker, direction bicéphale du groupe, ne percera pas tous les mystères de leur alchimie particulière, elle lèvera le voile sur leur fonctionnement intègre et leur complicité habitée.

Dans quelles circonstances vous êtes-vous rencontrés ?

Nicolas Ker : Par petite annonce ! Les autres avaient déjà enregistré et mixé tous les instrumentaux du premier album, sauf *She's On The Radio*.

Laurent Bardainne : Oui voilà, j'avais toutes les lignes mélodiques en tête mais pas de chanteur pour les interpréter. Au moment où nous avons signé avec le label Tigersughi, nous avions une chanteuse originaire de Bristol qui nous a quittés très vite. Le groupe s'est retrouvé pendant six mois sans chant, on a juste fait *Budapest* avec Olga Kouklaki qui nous avait été recommandée par le producteur Marc Collin. Notre boss Joakim a alors posté une annonce sur le site du label, et parmi tout ce que j'ai reçu, il y avait l'envoi de Nico. Je me suis rendu compte que nous étions voisins, alors je l'ai fait venir un midi chez moi.

NK : Avant ça j'avais écrit beaucoup de musique de mon côté, des choses qui ne sont jamais sorties. Quand j'ai retrouvé Laurent chez lui, ensemble, on a bu des bières non-stop toute la journée, à parler de tout, de politique comme de musique. Je me suis retrouvé à improviser sur une cassette qu'il m'a laissée, sans même me donner d'indications.

LB : Avant ça, j'avais essayé Mathieu de Lescop, il avait notamment bossé sur *Involutive Star*.

NK : Pourquoi tu ne l'as pas pris, Lescop ? Il est bon, aussi.

LB : Je ne sais pas (rires).

Le fait que votre collaboration s'inscrive dans la durée était-il dès le départ une évidence ?

NK : Non, pas tout de suite. Comme je te le disais, pour le premier album tout était quasiment bouclé, il ne manquait que les parties de chant. Laurent m'a dicté vite fait les lignes vocales et j'ai dû écrire les paroles très vite. En revanche, pour le deuxième album *Images Of Sigrid*, j'ai été impliqué dès la genèse du projet, et là on est resté un bon moment ensemble, juste tous les deux, en binôme : lui à créer la musique, moi les paroles et le chant. Poni Hoax, c'est comme ça : la règle, c'est que c'est Laurent qui compose. Et je ne ressens aucune frustration par rapport à ça : si j'ai envie de le faire, je compose pour mes projets solos ou pour Arielle (Dombasle, ndlr). En revanche, si Laurent m'interdisait de faire des choses ailleurs, ça serait un problème, mais ce n'est pas du tout le cas (rires).

Est-ce que vous vous sentez plus libres en vous concentrant exclusivement sur vos textes et votre chant ?

NK : Ah oui, complètement. "Il n'y a pas de liberté sans contraintes", j'ai écrit ça dans mon cahier de textes quand j'étais en troisième. J'ai écrit des centaines de chansons, dont j'ai trouvé seul toutes les lignes vocales, et la seule personne dont j'ai accepté qu'elle m'en dicte, c'est Laurent.

LB : C'est important d'insister sur la liberté que ça entraîne : par exemple dans mon autre groupe Limousine, on a fixé qu'il n'y aurait pas d'improvisation, et au sein de ça on arrive à

développer notre créativité, ou lorsque je joue avec Thomas de Pourquery pour Supersonic, je suis juste sideman et je fais exactement ce qu'il me dit de faire. Là où je rejoins Nico, c'est qu'on aime bien avoir des cadres en fait, et pour ce qui est de Poni Hoax ce règlement préétabli empêche les conflits d'égo : il co-écrit les chansons, moi j'écris la musique et les autres la jouent.

NK : On est un peu une sorte de crew à la Wu-Tang Clan, où tout le monde joue avec tout le monde, avec des dispositifs précis : tous nos groupes ou projets parallèles naissent d'une nécessité pressante. Par exemple, je peux avoir cette musique dans ma tête et savoir qu'il faut que ce soit le guitariste Maxime Delpierre qui la joue, et pas un autre. Poni Hoax, ça part de Laurent qui entend quelque chose, et dans le reste du groupe nous sommes au service de ça. Moi je ne pourrais pas composer du Poni Hoax, ce n'est pas possible.

Depuis plus de dix ans que vous travaillez ensemble, cette répartition des rôles a-t-elle évolué ?

NK : Non, puisque comme je te l'ai dit, Poni Hoax, c'est avant tout la vision de Laurent, qui ne travaille pas du tout de la même manière dans Limousine, par exemple. Pour ce qui me concerne, je vais essayer de faire un deuxième Dombasle/Ker assez vite, et sur l'un des titres je vais demander à Laurent et Thomas de Pourquery de jouer quelque chose de très précis, parce que je sais qu'ils peuvent le faire magnifiquement bien. C'est ce qui nous relie tous au sein de ce posse que je suis en train de te décrire : quels que soient nos projets, ils doivent être servis par des gens précis. Nous ne sommes absolument pas dans des jeux d'égos. Si on s'engueule, c'est à un niveau humain, pas dans ce processus de création.

“Si on s'engueule, c'est à un niveau humain, pas dans ce processus de création.”

LB : Si tout d'un coup notre guitariste venait proposer ses propres compositions, ça ne tiendrait pas. Se retrouver en groupe, savoir que chacun a son rôle précis et soit content de bien le tenir, vu les temps difficiles que nous traversons, fait que ce fonctionnement-là a un côté rassurant.

NK : Même si Poni Hoax nourrit ce que nous faisons à l'extérieur, ce n'est pas le centre de notre galaxie, il se trouve juste que c'est le groupe qui fonctionne le mieux à un certain niveau médiatique.

Justement, Poni Hoax jouit d’une certaine notoriété, tout en ayant une image underground. Est-ce une situation qui vous convient pleinement ?

NK: Ah non, ça fait chier, ça. Je ne vois aucune différence entre le grand public et le reste. Quand Lou Reed a fait un tube avec *Walk On The Wild Side* à l’époque de *Transformer*, je ne vois pas en quoi ça aurait été mieux qu’il reste dans une cave, avec un frigo vide, à se taper la tête sur les murs.

LB: Dire qu’on se revendique de l’underground, ça signifie quand même qu’on prend le reste du monde pour des cons.

NK: Je ne vois même pas à quoi ça correspond. La musique, c’est quand même fait pour être entendu. Sinon, tu la gardes chez toi pour la faire écouter à ta mère et puis c’est tout (rires). Pour moi, cette intransigeance underground, c’est avant tout de la peur, celle d’être jugé. Alors que Kanye West arrive à faire écouter partout un disque comme *Yeezus*, qui est un album véritablement expérimental et barré. Comme Miles Davis avant lui avec *Bitches Brew*. Ça ne veut pas dire que passer dans des émissions de grande écoute est un gage de qualité, mais j’insiste : ceux qui prétendent être purs parce qu’ils jouent dans des caves ont peur du jugement.

Laurent, vous avez une formation jazz, comme les trois autres musiciens de Poni Hoax que vous avez rencontrés au conservatoire. Pourquoi avoir monté un groupe de rock?

LB: Après ces années de formation, j’ai fait un rejet de mon instrument, comme beaucoup de musiciens à ce stade : tu travailles la technique pendant huit heures par jour pour finir par réaliser que tu ne seras jamais au niveau des plus grands. Je me suis dit qu’il fallait que je fasse autre chose, et j’avais envie de rock. Avec les trois autres, on avait envie de salles pleines, de faire danser et kiffer les gens. De voir bouger le cul des filles, en somme (sourire).

Votre nouvel album a été enregistré en Afrique du Sud, au Brésil et en Thaïlande. Aviez-vous besoin de quitter votre environnement quotidien, pour mieux vous retrouver tous les cinq ?

LB: Juste avant, j’étais en tournée dans toute la France en plein hiver, et rien que le fait d’organiser tout ça, prendre des billets d’avion et réserver des hôtels en Thaïlande, suffisait à changer mon humeur. Il faut aussi dire qu’on adore voyager, et que j’avais envie d’enregistrer au soleil. Je me suis vraiment dit qu’on n’arriverait pas à faire un quatrième album en restant à Paris, surtout après l’enfer qu’on avait traversé pour finir le précédent. Et puis avec Nico, on avait flashé sur les Karma Sound Studios, on aimait bien l’idée d’enregistrer un album les pieds dans l’eau.

Nicolas, vous aviez écrit vos textes avant de partir ?

NK: Oui, mais je venais de me séparer de ma copine et j’étais vraiment dans un état lamentable, à l’époque. C’était atroce, je n’arrivais pas à écrire sur autre chose que cette fille. Mais arrivés au Cap (en Afrique du Sud, ndlr), Laurent, Agnès (Dherbeys, photographe qui accompagnait Poni Hoax, ndlr) et Vincent (Taeger, batteur du groupe, ndlr) m’ont

chacun dit une chose que je ne répéterai pas, et ce sentiment d’horreur s’est évaporé. J’ai tout réécrit sur place, mais Laurent a conservé certaines choses que j’avais faites quand j’allais mal, notamment *Everything Is Real*. J’avais tout refait avec une voix plus claire, mais Arnaud Roulin et Laurent ont préféré garder la première version, où j’étais vraiment au fond du trou.

Laurent, en tant que compositeur, le fait que les textes de Nicolas soient si personnels, ça compte ?

LB: C’est extrêmement important pour moi.

NK: C’est vraiment quelque chose d’organique : en général, Laurent me fait écouter une mélodie. Ensuite, au bout de dix minutes, je rentre dans une sorte de transe, et je visualise un titre, sans savoir de quoi ça parle. Puis lui change quelques petites choses en réaction à ce que ça lui évoque. Les paroles viennent ensuite, mais ça commence toujours par une sorte de boucle de mots, qui devient soit un couplet soit un refrain.

LB: Et puis on finit toujours par se prendre un peu pour Christophe Lambert et Richard Anconina dans *Paroles et Musique* (rires). Les meilleurs moments sont ces après-midis où on se retrouve tous les deux pour écrire de belles chansons.

Quelle est la chose dont vous êtes le plus fier, l’un comme l’autre, avec ce groupe ?

NK: Que les disques soient entendus, tout simplement. Que tu viennes ensuite nous poser des questions dessus, c’est ça dont je suis le plus fier.

LB: Je suis assez d’accord : on passe deux ans sur un album, on l’écoute une fois finalisé, et ensuite c’est sa diffusion qui compte.

Qu’est-ce que chacun de vous préfère chez l’autre ?

NK: Ça ne se dit pas ces choses-là (silence). En revanche je peux te dire ce qu’il m’a appris : avant je composais façon garage, et lui m’a expliqué comment faire groover les structures, pour faire danser les choses. C’est quelque chose d’incalculable qu’il m’a apporté.

LB: Ce que j’aime le plus chez Nicolas ? Son obstination capillaire : il reste encore quelque chose (rires).

www.paneuropeanrecording.com



ELECTRIC GUEST

INTERVIEW & PHOTOGRAPHIE MAGDALENA LAWNICZAK

Nous avons rencontré Asa Taccone et Matthew Compton pour un petit déjeuner à l'Hôtel Particulier de Montmartre, le jour de la sortie de leur nouvel album - *Plural*. Nous discutons inspirations et, aussi, pourquoi avoir attendu si longtemps pour faire leur second album.

Sur votre chaîne YT, nous pouvons voir la vidéo du concert chez Lois the Pie Queen. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Asa : Lois the Pie Queen est un restaurant soul food d'Oakland. Quand j'avais 15 ans, je me suis mis à travailler là-bas, j'étais le seul mec blanc. Il y avait beaucoup de rappers et beaucoup d'artistes du hip-hop qui y venaient. Le propriétaire m'a pris sous son aile et j'y ai travaillé pendant des années. J'ai appris comment dealer avec les gens. Et quand nous tournions pour Google, il y avait l'idée de revenir à mon premier lieu de travail, alors nous l'avons fait, c'était comme de rentrer à la maison. Raphael Saadiq, un producteur très célèbre, aime Lois the Pie Queen, il nous a contacté après notre concert là-bas.

Et quel serait un lieu sentimental pour vous Matthew ?

Et bien, la ville où j'ai grandi était très petite et il n'y avait vraiment pas beaucoup de choses à faire là-bas, c'est pourquoi j'en suis parti d'ailleurs (rires). Mais il y a un club à DC qui s'appelle le Black Cat, beaucoup de groupes punk de DC y ont commencé et j'adore toujours y aller. Nous y avons même joué.

Où avez-vous grandi et quel genre de musique écoutiez-vous jeunes et adolescents ?

Asa : Je viens de Berkeley en Californie, mes parents sont des ex-hippies, ils sont aussi très politisés. En grandissant, j'écoutais beaucoup de folk et tous les classiques. Mais une fois au lycée, tout le monde écoutait du hip hop, je m'y suis mis, 2pac et beaucoup de West Coast rap. Je pense que ces deux univers jouent un rôle important dans la façon dont nous jouons.

Matthew : Fugazi était vraiment important pour moi. Le batteur de ce groupe m'a vraiment formé. Les lives étaient incroyables, ils sont super punk, super cool. Ils m'ont vraiment influencé.

Vous avez tous deux déménagé à Los Angeles, comment vous êtes-vous rencontrés ?

Asa : Je vivais dans une grande maison à Los Angeles, une maison de musicien avec un studio au sous-sol. En venant d'une culture hip hop, c'était fascinant pour moi de découvrir de nouveaux sons. J'ai rencontré Matthew là-bas. Nous avons commencé à enregistrer des chansons ensemble. Au moment où le disque a été terminé, nous n'avions aucune intention d'être un groupe. À un moment Danger Mouse a suggéré que nous devrions lancer l'album. C'est ainsi que notre premier album a été réalisé sans aucune pression.

Pourquoi Electric Guest ? Quelle est l'histoire derrière le nom ?

Asa : Ado, j'ai fait quelques bêtises et mes parents m'ont envoyé dans un Boot camp. Le seul endroit où trainer était un Donut Place. Il y avait une vieille femme qui travaillait là-bas, elle était assez mystique et métaphysique. Nous avions quelques conversations. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit "always remember that you are an electric guest of the universe". J'ai raconté cette histoire à Danger Mouse, il a dit que ce devrait être un nom pour le groupe.

Qu'est-ce qui vous inspire à créer de la musique ?

Matthew : Surtout pas la musique. Les films m'inspirent beaucoup.

Asa : Pour moi c'est de la musique, la musique sans paroles. Parfois, je ne peux pas écouter de musique pendant des mois. Je me tourne alors vers les arts visuels. Mon oncle qui est un peintre abstrait était censé nous faire une couverture pour *Plural*. Il s'appelle Jerry Carniglia, malheureusement, il est décédé. Nous avons joué à son enterrement. C'était une expérience très forte et inspirante. Il vivait dans une ancienne usine de néons, remplie de son art et de ses carnets. Ses funérailles n'étaient vraiment pas conventionnelles.

Qui écrit les paroles ? Et quel est votre processus de création ? Court et facile ou plutôt difficile et long ?

Asa : Certainement le deuxième (rires) J'écris la mélodie et je chante quelque chose dessus, mais j'essaie de le faire à l'intuition, de poser les mots sur la mélodie. J'aime les paroles des Beatles, ils ont de superbes paroles, rien de trop arty, accessibles à tous. Pour *Plural*, je voulais éviter les paroles prétentieuses - pas que le premier album le soit, mais comme les temps changent, je voulais écrire quelque chose de plus sensible.

Quelle partie de la vie de musicien préférez-vous, tourner ou enregistrer ?

Asa & Matthew : Enregistrer !! En mode chambre et pyjama.

Matthew : Je pense qu'il est bon de tourner, ça vous sort de votre élément. Ça me réinspire et me rajeunit. Je pense que si je restais trop enfermé dans ma tête ou si je restais trop longtemps en studio, je deviendrais fou. Vous devez partager ce que vous produisez. Vous pouvez travailler sur une chanson indéfiniment et vous pouvez même penser que c'est génial, puis vous la jouez à quelqu'un et dans les deux secondes, vous savez si ça fonctionne ou pas.

Avez-vous travaillé avec Danger Mouse pour votre deuxième album ?

Asa : Cette fois, il était plus producteur exécutif,

donc il appelait, on allait chez lui, il écoutait les chansons et il disait simplement "c'est bon", "ça ne marche pas". C'était une méthode différente de celle de *Mondo*.

Nous vous rencontrons le jour de la sortie de votre nouvel album *Plural*, comment vous sentez-vous ?

Matthew : Excité !

Asa : J'étais nerveux, je n'ai pas beaucoup dormi hier soir. Vous ne savez rien tant que vous ne l'avez pas donné à quelqu'un. Vous avez quelque chose et, tout à coup, ce n'est plus à vous, il appartient au monde.

Pourquoi 5 ans ?

Matthew : Nous avons enregistré un album et notre label pensait que nous devions continuer à écrire. C'était un album plus sombre et plus lent et en fait c'était très bien qu'ils nous poussent à ne pas nous arrêter là. Dès que nous avons eu *Dear to me*, nous savions que nous allions dans la bonne direction. Donc, oui, c'est l'une des raisons pour lesquelles il nous a fallu 5 ans.

Connaissez-vous le groupe Prefab Sprout des années 80 ?

Asa et Matthew : Nous ne connaissons pas ce groupe, mais l'influence des 80's est bien là.

On peut entendre des instruments des années 70 dans *Dear to me* ?

Asa : Oui, on s'est enfermés chez deux de nos amis, des mecs assez riches avec des instruments incroyables. Ils ont ce studio avec des synthétiseurs fantastiques, nous y allions la nuit pour enregistrer.

Dans la vidéo (*Dear To Me*), on a ce happy feeling de la côte ouest, c'est comment de vivre à Los Angeles ?

Asa : Oui, c'est super cliché, on était sûrs de ne pas se rater. Sinon, je me reveille, je vais surfer, il y a beaucoup de soleil, j'adore.

Dans la vidéo, nous avons essayé de capturer ça, nous avons demandé aux amis, ma mère, ma soeur y sont également, pas d'acteurs, que nos amis ! Il y a aussi le séquence pendant le mémorial de mon oncle, celui dont je vous ai déjà parlé, la photo avec la bougie.

Une chanson qui vous obsède en ce moment ?

Matthew : Ma chanson préférée de tous les temps est de John Barry, *The more things change*, en particulier la version instrumentale.

Si vous ne deviez garder qu'un disque ? Ou 3, si c'est trop dur...

Asa : J'en choisirais un pour chaque humeur. Récemment, j'écoutais beaucoup les Talking Heads. **Matthew :** Je choisirais Fugazi, *In on the Kill Taker*, et Blonde Redhead, *Melody of Certain Damaged*.

Que pouvons-nous vous souhaiter ?

Asa & Matthew : Notre album vient de sortir, souhaitez nous bonne chance ! Et souhaitez aussi bonne chance à l'Amérique, elle en a besoin depuis quelques mois...

www.electricguest.com

Remerciements à l'Hôtel Particulier Montmartre
23 avenue Junot, 75018 Paris



MOLOTOV 4

PHOTOGRAPHIE KENNY GERME
STYLISME EDEM DOSSOU

Veste de survêtement **Diadora**
Double chemise & pantalon **Comme des Garçons Shirt**
Baskets **Converse**



Veste & pantalon **Diesel Black Gold**
Coupe-vent **New Era**
Manches & sandales **Adidas**
Chaussettes **Falke**



Veste de survêtement Sergio Tacchini
Chemise Marni
Pantalon Kenzo
Baskets Converse
Cravate Burberry



Veste et chemise Kolor



Trench Comme des Garçons Shirt
Coupe-vent New Era
Cagoule Kenzo



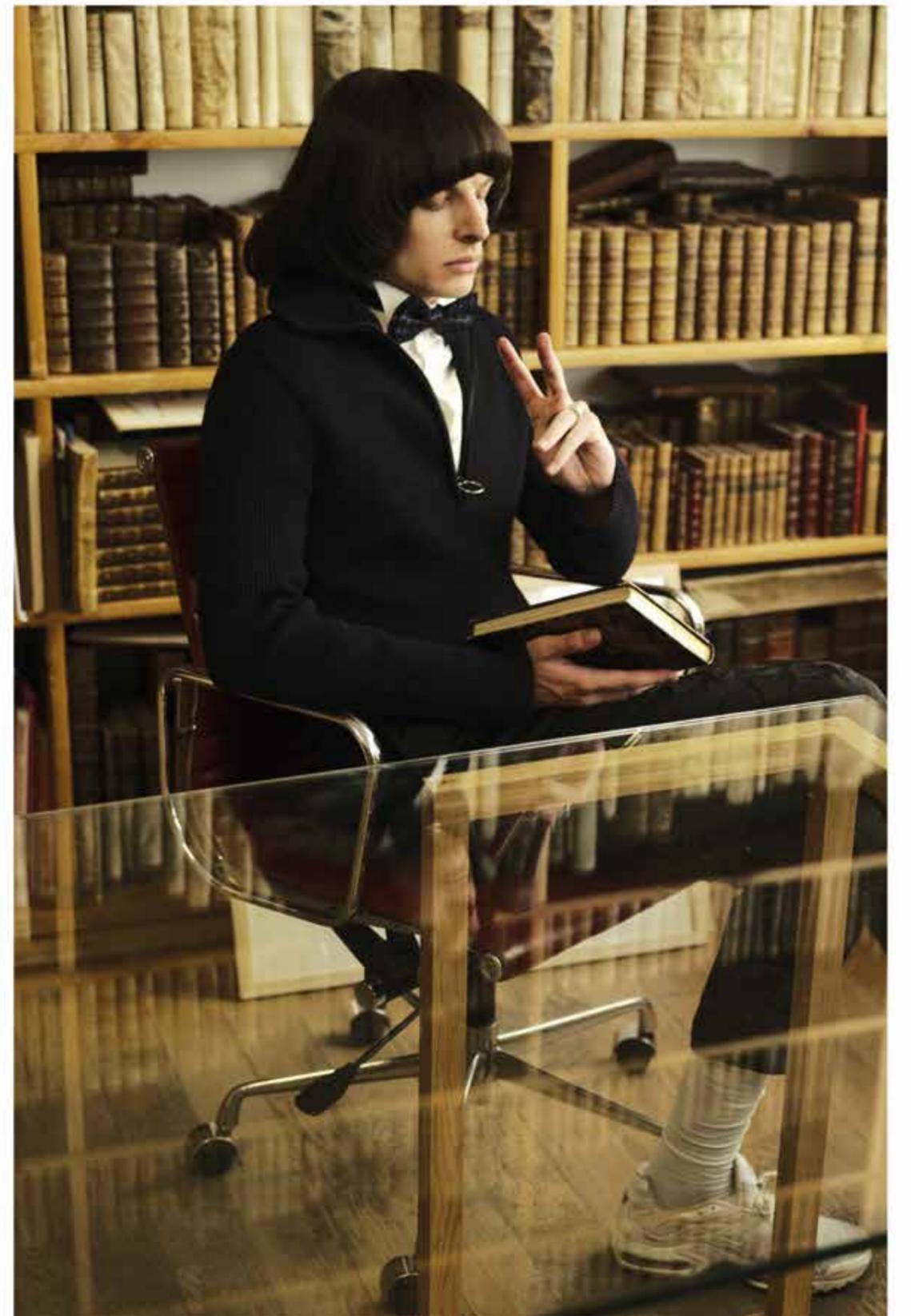
Veste et pantalon Marni
Polo Lacoste



Pardessus en daim & chemise Acne Studios
Jogging Lacoste
Mocassins & chaussettes Maison Margiela



Veste, pantalon, ceinture & bracelet **Maison Margiela**
Veste de survêtement **Puma**
Baskets **Adidas**



Pull **Acne Studios**
Chemise **Gucci**
Pantalon **Yohji Yamamoto**

Baskets **Nike**
Noeud papillon **Christian Lacroix**
Chaussettes **Falke**



Chemise Diesel Black Gold
Chemise Yohji Yamamoto



Veste, salopette & T-shirt **Givenchy**



Ensemble de survêtement **Adidas Originals by Alexander Wang**
Veston de smoking, chemise & noeud papillon **Gucci**
Ceinture de smoking **Les Nouveaux Ateliers**
Chaussures vernies **Pete Sorensen**



Veste de survêtement **Diadora**
Double chemise **Comme des Garçons Shirt**
Bague **Nike**



Ensemble de survêtement **Adidas Originals by Alexander Wang**
Ceinture de smoking **Les Nouveaux Ateliers**
Veston de smoking, chemise & noeud papillon **Gucci**
Chaussures vernies **Pete Sorensen**



Veste **Marchand Drapier**
Chemise **Diesel Black Gold**
Bas de survêtement **Puma**
Chaussures **Pete Sorensen**
Cravate **Cerruti 1881**
Chaussettes **Falke**

Photographe **Kenny Germe**
Styliste **Edem Dossou** assisté de **Christian Boua**
Maquilleuse **Anna Sadamori**
Coiffeur **Raynald Bernard**
Mannequin **Cyrille Breuil c/o Tomorrow is another day**
Remerciements à **Evelyne Germé, Aline Khlebnikova** et à **la Librairie Le Feu Follet.**
www.edition-Originale.com



Queue de pie & pantalon de smoking **Gucci**
Veste de survêtement **Puma**

Ceinture de smoking **Les Nouveaux Ateliers**
Baskets **Adidas by Rick Owens**

PORLWI

“Porlwi est un festival de culture contemporaine qui a pour vocation d’apporter un regard sur l’avenir de la capitale et de créer une plateforme culturelle pour Maurice et l’Océan Indien”.

Astrid Dalais

Il serait réducteur d’associer Maurice aux plages paradisiaques et aux beaux hôtels, son authenticité et ses maisons créoles, ses musées populaires et son art de vivre.

Maurice c’est également, chaque année, une riche programmation d’évènements culturels et artistiques ponctuant la vie de ses habitants, dans un esprit d’ouverture, d’échange et de partage. Le plaisir de communiquer, de faire la fête, de rassembler, de susciter et de dégager une énergie positive qui dépasse les individualités et les différences culturelles et identitaires. L’art et la culture comme vecteurs forts pour mettre en avant la richesse du patrimoine et mettre en exergue la force créative de tout un peuple.

Parmi tous ces évènements, *Porlwi* est un festival thématique annuel à vocation culturelle, touristique, éducative et socio-économique. C’est un rendez-vous incontournable de la capitale qui illustre parfaitement cette volonté de transmettre le plaisir de se rassembler autour de la créativité et de la pratique artistique.

Fondé par Astrid Dalais et Guillaume Jauffret, le Festival *Porlwi* s’articule autour d’un collectif composé de créatifs jeunes, dynamiques et talentueux issus de différents métiers aussi variés que ceux de l’architecture, l’art, la musique et le numérique. Mais, c’est aussi le renfort d’une ressource incroyable de jeunes mauriciens bénévoles et passionnés par la culture ainsi que le soutien précieux du Ministère du Tourisme, de la MPTA et de diverses institutions publiques et organismes du secteur privé.

Fort du succès de la première édition en 2015 qui comptabilisait plus de 450 000 festivaliers, Port Louis est redevenue en 2016 la capitale du vivre ensemble, du partage et de la solidarité en plaçant l’Homme au cœur de la ville, autour de la thématique “People”.

Trois jours pendant lesquels, la ville s’illumine, s’anime et se métamorphose en accueillant une programmation artistique pluridisciplinaire rassemblant une centaine d’artistes locaux et internationaux à travers une sélection de lieux emblématiques de la ville ou insolites.

Véritable parcours sensoriel, *Porlwi* donne à une centaine d’artistes, la liberté de s’exprimer et de se faire connaître du grand public en créant une véritable émulation artistique favorisant les rencontres avec les habitants et rendant ainsi la culture accessible à tous.

Parmi cette riche programmation 2016, il ne fallait pas rater le magnifique spectacle son et lumière du jardin de la Compagnie ou encore la création alliant vidéomapping et performance du vidéaste Azim Moolan sur la façade du Théâtre de Port-Louis.

Le Grenier, ancien lieu de stockage des grains, quant à lui s’est transformé pour l’occasion en espace d’art contemporain accueillant un designer store, le *Porlwi Lab* et une exposition collective sous le commissariat de Melissa Leclézio réunissant une dizaine d’artistes représentatifs de la créativité mauricienne et engagés dans leur art.

Parmi eux, on retiendra l’installation de l’artiste Sultana Haukim, présentée lors de la 56e Biennale de Venise, l’artiste Luchoomun Krishna avec son imposante installation intitulée “*Another brick in the wall*” ou l’impressionnante anamorphose picturale intitulée *Le Minautore* de l’artiste Olivier Maingard. Au fil du parcours, on découvre aussi la formidable performance technologique du collectif AC3 transformant un ancien terminal ferroviaire en espace interactif invitant le public à participer au dispositif.

Porlwi a également permis de révéler et de familiariser le grand public avec la scène artistique du Street Art grâce à une programmation d’ateliers participatifs comme celui des artistes Kid Kreol & Boogie mais aussi grâce aux interventions des artistes sur les murs de la ville avec Ink et Clog, Quintessenz, floe, Seth, Wenna, RYMD, Corinne Dalle-Ore et bien d’autres, sous le parrainage de la société Permoglaze.

Mais bien au delà de ces quelques exemples se sont des conférences, des ateliers, des performances vocales, des groupes musicaux, des spectacles de danse, du théâtre de rue et de nombreuses autres festivités qui ont animé les rues de Port-Louis.

À cette occasion, nous n’avons pas manqué l’opportunité de rencontrer un grand nombre de ces créateurs. Il en résulte une série de portraits et d’entretiens que nous vous livrons et que vous pourrez découvrir en intégralité sur le digital dans l’attente du prochain *Porlwi by Nature* 2017.

“Indépendant, éthique, collaboratif, contemporain & artistique, Porlwi, à travers la culture permet de rencontrer l’autre, de créer des liens”. Astrid Dalais

Astrid et Guillaume, pourriez-vous nous parler de votre rencontre, nous décrire vos personnalités et les circonstances qui vous ont conduits à fonder le festival Porlwi ?

Mauriciens tous les deux, notre histoire a commencé par un élan amoureux, amplifié par une vie à distance et une vie différente. Guillaume était danseur à Paris, et moi je m’occupais de communication & relations publiques pour des hôtels à Maurice... Ensemble, prenait naissance une exaltation de vie et une estime mutuelle, avec cette impression que le ciel s’éclairait et que la vie était pleine de possibilités. À deux, notre espoir est devenu immense.

Basés à Paris, nous avons œuvré sur de beaux projets événementiels en Europe, au Moyen Orient et dans notre île de cœur au travers de l’agence de Guillaume Move for Art. Ces projets que l’on nous confiait à l’île Maurice nous emmenaient à observer le paysage mauricien et à porter un nouveau regard sur le pays. Un pays qui inspire et qui a inspiré de nombreux artistes talentueux et où le mot “culture” est porteur d’un sens particulier.

Nous pouvions ressentir un appétit naissant pour la créativité et pour des activités artistiques, tout en prenant conscience du manque de structures et d’activités culturelles.

Motivés pour vivre sur l’île en Décembre 2012 après de nombreuses années à Paris, nous étions heureux de retrouver cet art de vivre local, la richesse humaine mauricienne et la nature. Mais nous étions en recherche de culture urbaine, d’effervescence, d’activités culturelles et de jeunesse mauricienne.

L’initiative culturelle *Porlwi* est donc née d’une volonté de voir la capitale Port-Louis revivre par l’impulsion de la culture. Cette même ville qui a été au centre du développement de l’île dans l’histoire. Cette cité qui possède une richesse culturelle, qui reflète l’identité multiculturelle de notre île et de ses habitants. C’est sur ce constat que nous avons décidé de créer ce festival, qui permettait de mettre en lumière la ville, son architecture, son patrimoine et de montrer son potentiel créatif mais aussi de positionner Maurice comme une destination culturelle. Il nous paraît tellement essentiel de nous reconnecter avec notre histoire.

En quelques lignes, pourriez-vous nous présenter le manifeste du festival Porlwi ? Les grandes lignes de son organisation et des personnalités qui la composent ?

Porlwi est un festival de culture contemporaine qui a pour vocation d’apporter un regard sur l’avenir de la capitale et de créer une plateforme culturelle pour Maurice et l’Océan Indien.



Privilégiant la collaboration, le collectif a vu le jour grâce à cette énergie créatrice commune qui nous animait et à cette envie de voir rayonner l'art et la culture. Nous étions deux au départ, puis dix, vingt et nous sommes arrivés aux portes du festival grâce à 1500 passionnés qui nous ont accompagnés tout au long du projet. Des directeurs artistiques, penseurs, architectes, anthropologues, designers, artistes, historiens, économistes, ingénieurs, techniciens, régisseurs, bénévoles ont su réunir leurs compétences pour la réalisation et la réussite de ce projet inédit.

Convaincus et passionnés par l'art et la culture, nous œuvrons pour encourager la créativité. Port-Louis, capitale mauricienne au cœur de l'Océan Indien, pourrait être un exemple de régénération urbaine grâce à l'impulsion d'artistes professionnels locaux, régionaux et internationaux. Guidés par la réflexion collective, nous sommes persuadés que le futur de la capitale passe par un engagement de chaque citoyen et que nous pouvons aspirer à une ville où il fait bon vivre. Indépendant, éthique, collaboratif, contemporain & artistique, *Porlwi*, à travers la culture permet de rencontrer l'autre, de créer des liens. La culture qui amène la vie. Grâce à l'art, nous emmenons les festivaliers à vivre des émotions, à penser et à se reconnecter, de manière sociale, culturelle et émotionnelle.

J'ai été frappé par l'enthousiasme et la solidarité de tous les mauriciens, mais surtout de la participation et de la forte implication des jeunes dans le festival. Comment avez-vous fait pour capter cette énergie positive et comment s'est opérée l'organisation et la mise en place du festival dans la cité ?

Nous avons le sentiment que Maurice est aux prémices d'une ébullition culturelle et qu'il y avait une envie latente chez les mauriciens en général.

Pour ceux qui ont œuvré pour le festival, l'énergie que vous avez pu découvrir est celle de passionnés, de personnes qui ont envie de voir bouger les choses, qui ressentent et qui vivent la créativité de notre île.

La réalisation de ce type d'événement nécessite un ensemble de connaissances et de compétences variées et nous sommes convaincus que Maurice possède ces ressources ou pourrait en attirer d'autres. *Porlwi* intervient comme plateforme pour permettre à ces jeunes de valoriser leur savoir-faire et d'agir d'une certaine manière pour leur pays. L'ensemble de ces jeunes ont été placés au sein des différentes équipes d'organisation du festival, selon leurs compétences ou leurs centres d'intérêt. Qu'ils soient des professionnels, semi-professionnels, étudiants ou bénévoles, ils ont su développer un savoir-être et investir leur énergie dans la réalisation du festival. Les industries créatives pourraient représenter un facteur d'emploi important pour les jeunes à Maurice et *Porlwi* en est la preuve.

Le festival *Porlwi*, vise à rassembler tout un peuple pendant quelques jours, autour d'actions artistiques et culturelles destinées à valoriser le patrimoine et à améliorer la vie culturelle mauricienne, son infrastructure urbaine et le quotidien de ses habitants.

Comment sélectionnez-vous les projets ?

La première année avait pour objectif de mettre en lumière Port-Louis et de révéler son potentiel. La seconde édition était autour du thème *People*, une manière de remercier les festivaliers qui ont contribué à la réussite de la première édition et de mettre en avant une des composantes fondamentales d'une ville : ses habitants. Le parcours est évolutif et nous souhaitons chaque année que le festival soit une exploration de la ville, permettant de découvrir des endroits connus de la capitale sous un nouveau regard artistique ou encore des lieux méconnus comme par exemple la vieille prison qui n'avait pas été ouverte depuis des dizaines d'années ou le Grenier qui sert habituellement de parking...

Et comment choisissez-vous la thématique, les artistes, les lieux ?

Le Comité artistique sélectionne les artistes pour les lieux principaux et lance un appel à participation pour les activités qui vont rythmer le parcours entre les lieux principaux. Les 6 catégories de l'appel à participation représentent l'ADN du festival : Street Music, Street Light, Street Performances, Street Art, Street Food et Open Ideas. Dans les deux cas, les créations sont orientées vers le thème annuel et permettent aux artistes locaux, régionaux ou internationaux de s'exprimer sur des sujets qui les inspirent.

Le comité artistique s'entoure alors de jurys/spécialistes par catégorie et ils procèdent à une analyse et une sélection des projets reçus et affinent les projets avec les artistes sélectionnés selon des critères d'espace, de temps ou de budget.

Le festival bénéficie d'une couverture médiatique nationale et tend progressivement à être reconnu à travers le monde, grâce au soutien et à l'engagement fort des autorités mauriciennes.

Comment voyez-vous l'évolution et la notoriété du festival dans les prochaines années, notamment son rôle auprès des artistes, du public et de son impact sur le développement économique de l'île ?

Porlwi est un festival qui a pour vocation d'être un rendez-vous annuel pour les artistes et festivaliers nationaux, régionaux et internationaux. La dynamique des deux premières éditions montre une réelle volonté de voir les choses évoluer au sein du pays et parmi les acteurs culturels. Cette occasion pour les artistes de créer un dialogue avec le public à travers leurs créations renforce leur désir de création, d'échange culturel et de voir leurs disciplines

artistiques se professionnaliser. Nous aimerions que *Porlwi* soit un tremplin pour les artistes afin que la diffusion de leur création au festival puisse leur permettre d'autres diffusions, ici et ailleurs. Présenter Maurice à travers sa richesse culturelle et en continuant de développer des liens avec la région pourrait contribuer à positionner l'île comme un véritable hub culturel de l'océan Indien. On dit que Maurice est un exemple pour le monde car les habitants y vivent en paix. Nous ne sommes pas seulement une destination de cocotiers et de plages. Nous pouvons développer une nouvelle économie grâce aux valeurs que nous avons dans notre île. En apprenant à nous connaître les uns les autres et en nous intéressant aux différentes cultures qui nous composent, nous serons encore plus riches humainement et encore plus forts.

Pourriez-vous, en avant première, nous dévoiler la thématique de cette prochaine édition 2017 ? Quelles sont vos attentes ? Des surprises, des coups de cœur ?

Nous voulons continuer à surprendre et à étonner les mauriciens et les visiteurs en faisant évoluer le concept du festival qui s'appellera cette année, *Porlwi by Nature*, un nouveau chapitre sur le thème *Nature*. Une manière d'amener les gens à faire l'expérience de ce que pourrait être une ville plus verte, de découvrir la vision et les messages de différents types d'artistes sur ce sujet et d'être une impulsion et une source d'inspiration pour le développement urbain de la ville mais aussi des modes de vie.

Nous souhaitons relever plusieurs challenges cette année. Parmi eux, l'amélioration de l'expérience du festival, l'intégration de la nature dans la ville mais aussi renforcer le rayonnement régional & international de *Porlwi*. La direction et la programmation artistique de cette édition permettront la présentation de projets qualitatifs, mais aussi durables et l'exposition de créations artistiques existantes sur ce thème. Petite surprise de cette année, le festival étend à la fois ses dates et ses heures...

Astrid, Guillaume, nous vous remercions d'avoir bien voulu vous prêter au jeu de cette interview et nous vous souhaitons, ainsi qu'à votre équipe, tous nos vœux de succès et de réussite dans l'organisation de cette prochaine édition du *Porlwi by Nature* 2017.

Porlwi by Nature
Du 01 au 03/12/2017
www.porlwi.com



Xclusive Concept
Porlwi by Light
Photographie Yannick Mootoosamy



Le Caudan
Porlwi by Light
Photographie Jonathan Ahyu

SULTANA HAUKIM et KRISHNA LUCHOOMUN

***Porlwi* est un projet très intéressant qui a démocratisé l’art à la fois dans la ville et dans la vie des gens. K.L. Artistes Mauriciens engagés dans leur Art comme dans la vie, Sultana et Krishna ont accepté de se prêter au jeu d’une courte interview à l’occasion de leur participation à l’exposition collective organisée au Grenier lors du *Porlwi by light* 2016.**

Krishna, pourriez-vous nous décrire en quelques mots votre travail et les grandes thématiques abordées ?

Je vis sur une île où différentes cultures cherchent à coexister et j’observe avec attention la vie et la société dans laquelle je vis.

Mon travail est un moyen de traduire ces grandes questions sociétales, mais aussi de traduire les sentiments que celles-ci provoquent en moi et qui m’inspirent.

À travers une grande variété de mediums comme la vidéo, les installations, la photographie, la performance ou la peinture, je construis un vocabulaire visuel et je tente d’ouvrir la voie à une éventuelle identité mauricienne.

Ainsi, mon travail se nourrit des thématiques explorant les traditions, les mythologies, les religions, la politique et les comportements sociaux modernes. Il étudie les relations entre les humains et leur environnement immédiat. Il questionne les thématiques liées à la migration, l’identité ou l’appartenance.

Sultana, même question ?

Au cours de ces dernières années, mon travail s’est focalisé sur des questions liées aux conditions de vie des femmes et de leur place au sein de la société moderne.

En étant une fille, une sœur, une femme et une mère, mon statut d’artiste féminin me donne aussi la possibilité d’exprimer et d’explorer cette thématique qui me touche et qui me concerne personnellement.

Mon travail met également en avant les dimensions sociales et psychologiques de l’expérience des femmes dans les sociétés contemporaines à travers les questions liées à l’identité féminine, la féminité, le concept de beauté, les mutilations génitales faites aux femmes, l’oppression, les abus sexuels, l’avortement ou le système de dot.

Sultana, je remarque également que votre travail rejoint celui de Krishna, en explorant aussi les thèmes sociétaux et identitaires. Vous avez présenté au Grenier une installation intitulée *Sans-abri*, dénonçant l’expulsion du peuple de l’archipel des Chagos par le gouvernement britannique à la fin des années 1960. Pourriez-vous nous décrire en quelques mots cette œuvre ?

C’est une installation qui rend hommage à la déportation sans retour des Chagossiens de l’archipel de Chagos par le gouvernement britannique vers l’île Maurice et les Seychelles. Issus d’un métissage de populations provenant de Madagascar, du Mozambique, d’Inde et de France, les Chagossiens avaient la tâche fastidieuse de décortiquer les noix de coco.

Cette œuvre intitulée *Sans-abri* nous questionne sur le sort et le combat des Chagossiens pour retourner vivre dans leur archipel. Elle nous sensibilise sur les conditions sordides dans lesquelles ils ont été brutalement expulsés par les autorités coloniales britanniques avec la complicité du gouvernement américain. Aujourd’hui, ils se retrouvent sans abri, pauvres et déracinés. C’est une nation perdue en grande souffrance.

J’imagine qu’il n’est pas toujours simple d’être un artiste sur l’île, de plus engagé, et notamment de montrer et de promouvoir son travail, car il n’existe pas beaucoup de structures de diffusion. Par quels moyens vous faites-vous connaître ?

(Sourire) Oui, la vie d’artiste sur l’île n’est pas facile car il y a un vide culturel et un manque de soutien institutionnel. Il y a très peu de structures de diffusion, il n’y a pas de galeries d’art professionnelles, aucun musée d’art et aucun soutien pertinent de l’État.

De notre côté, nous cherchons tous les moyens possibles pour produire et diffuser notre travail dans de bonnes conditions. Nous nous sommes regroupés en association et nous essayons d’organiser des événements tels que des ateliers d’art, des résidences et des expositions afin de créer des opportunités pour nous-mêmes et aussi pour d’autres artistes.

Effectivement, vous êtes aussi très impliqués dans de nombreux projets in situ et hors les murs. Comment intégrez-vous cela dans votre pratique? Est-ce que c’est un moyen complémentaire ou indispensable ?

Compte tenu du manque de structures, nous sommes contraints d’organiser et de gérer nous même nos parcours. Nous pourrions y voir un antagonisme convergent.

Bien évidemment, en tant qu’artiste, nous préférons uniquement concentrer nos énergies sur la création et laisser la partie organisation et diffusion aux professionnels, tels que les curateurs, les commissaires, les galeries et autres acteurs.

Krishna, j’ai apprécié votre installation présentée à l’occasion du festival *Porlwi by people* en 2016. Pourriez-vous donner le sens de cette œuvre ?

L’installation *Another brick in the wall* présentée au Grenier, nous questionne sur la compartimentation de notre société et aussi sur le monde fortifié dans lequel nous vivons. C’est une œuvre qui évoque les différentes périodes de l’histoire comme l’esclavage et le colonialisme. Elle nous pousse à la réflexion notamment sur les effets de ce colonialisme sur la société d’aujourd’hui.

Vous faites également partie du comité d’organisation *Porlwi*. Comment votre engagement se traduit-il ? Comment voyez-vous l’avenir du festival *Porlwi*, dans ses missions de diffusion de l’art auprès des publics ?
Porlwi est une initiative merveilleuse et un projet très intéressant qui a démocratisé l’art à la fois dans la ville et dans la vie des gens. C’est aussi une formidable opportunité pour les artistes de montrer leurs travaux. J’ai eu la chance de faire partie du comité artistique de *Porlwi* pour les deux éditions précédentes. Cependant aujourd’hui j’ai quitté l’organisation. Fondamentalement, je considère que *Porlwi* relève davantage de la décoration que de la création artistique. (Sourire) C’est l’effet WAHOO qui est recherché. Malheureusement, on se préoccupe plus du nombre de visiteurs que de la pertinence des travaux proposés. Je n’ai vu personne rester plus d’une minute devant les œuvres. Non pas parce que les travaux n’étaient pas attrayants mais parce qu’il y avait trop de choses à découvrir dans la ville et trop d’activités à faire. Malgré tout, quoi qu’il en soit, je suis certain que *Porlwi* va grandir et s’améliorer dans les années à venir.

En 2015, vous avez exposé avec un groupe d’artistes au pavillon mauricien à la 56e biennale de Venise. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

C’était une superbe aventure.

L’organisation de cette première participation au pavillon de Maurice est un grand sentiment de fierté. Nous avons pu confronter nos travaux avec ceux des autres pavillons et nous avons beaucoup appris en découvrant les autres œuvres exposées. Nous nous sommes également enrichis au contact d’autres artistes et des curateurs.

Cette situation a-t-elle permis de créer de nouvelles dynamiques ?

Oui, grâce à notre participation à la Biennale de Venise, nous avons été invités pour exposer au Japon et nous avons eu aussi la visite d’artistes étrangers qui avaient visité le Pavillon de Maurice. Nous avons ouvert la voie aux artistes locaux et nous leurs avons donné l’envie de représenter Maurice à Venise.

Cette année, les artistes mauriciens sont présents à l’occasion de cette seconde participation de Maurice à Venise. Pourriez-vous nous en dire plus ?

Oui, les artistes mauriciens sont représentés pour la seconde fois. Pour la première participation nous avons travaillé avec la galerie allemande SCHULTZ. Fort du succès rencontré, celle-ci a accepté cette année de collaborer et de soutenir le Pavillon de Maurice. À cette occasion, nous présentons deux jeunes artistes Mauriciens aux côtés de deux artistes très reconnus de la galerie, Robert Rauschenberg et SEO.

La Biennale de Venise est un incroyable tremplin pour les artistes et un magnifique outil de communication pour le pays participant. Qu’attendez-vous de cette seconde participation ?

Oui, la Biennale de Venise nous donne l’opportunité de nous confronter à la création artistique contemporaine internationale. Mon plus grand souhait est qu’un jour, les artistes mauriciens puissent se faire connaître et accéder à la reconnaissance.



Krishna Luchoomun
From birth to death, installation
Image artiste



Sultana Haukim
Le grand migration

Last fears least.

Photographie

Colette

Neuville. Stylisme

Edem Dossou.

P132





Veste **Etudes Studio**
Robe **Moon Young Hee**
Pantalon **Ellery**
Basket **Adidas**

Robe **Ellery**
Manche **Adidas**



Pardessus & jupe **Uma Wang**
Chemise **Faith Connexion**



Coupe-vent **Kenzo**
Robe & harnais **Maison Margiela**



Parka **Faith Connexion**
Veste à franges & jupe **Kenzo**
Harnais **Episode**
T-shirt **Levi's**





Tailleur **Aganovitch**
Veste & cuissardes **Veronique Leroy**
Survêtement **Kiliwatch**



Veste, chemise & pantalon **Yohji Yamamoto**





Robe **Véronique Branquino**
Coiffeuse **Tara Jarmon**
Harnais **Zana Bayne**
Chaussures **New Rock**

Photographe **Colette Neuville** assistée de **Julien Lagaye**
Styliste **Edem Dossou** assisté de **Christian Boua**
Maquilleuse **Anna Sadamori**
Coiffeur **Laurent Mole** assisté de **Sergio Villafane**

Mannequins
Maria Bailey c/o **Silent Models**
Gaia Orgeas c/o **Girl**
Theo Derville c/o **The Face**
Remerciements Appareil **LEICA S007**
Special Thanks **Edyta Pokrywka** c/o **LFI**

Isabelle Huppert

in brackets

Interview conducted by Philippe Di Folco

You get out of a shoot ...

Yes, from the filming of Benoit Jacquot’s, Eva, [release planned for January 2018]. This is my 6th film for him. We enjoyed working together, and I liked to meet him again. We have built over the years a privileged relationship, special ... It is rather rare for me or the actors in general to play several times for the same director ... But here I find it normal. As an evidence.

This is a remake: is not it annoying?

Oh, but nothing hurts me! Finally yes ... I do not like biopics and I have never done any. In truth, I have never been offered any! It must be known ... Of course, some lives I like, but these are lives of remarkable anonymous ... Play a celebrity, no, I can not, I find that in this kind of film, in general, shape wins on the background ... I am attracted by original stories and not films according to “true stories”: this term is prohibitive, repels me, is the opposite of a sesame, the idea that one can play on reality. And then what does it mean, basically?

You must receive a lot of scenarios ... How does the choice work?

I get a lot, sometimes a little too much, and it’s hard to say no. And then, reading them takes me a long time, because I am conscientious, even for bad texts. Reading in English does not pose any problem to me, but the way Americans get cluttered with multiple descriptive details makes the exercise very painful. In France, for example, we are more economical. A good scenario for me is that. [Laughing] At the same time, I thought of Sacha Guitry, I imagine he was talkative, but hey, at least he could write.

What else do you read?

I discovered an extraordinary novel, David Vann’s Aquarium: it’s fun, because I had just read an interview in Libération, where he said he had never been so happy as today and then the next line he announced that he had just divorced, and finally he ended by saying that he loved his wife more than anything: I found it very touching and funny. A few days later, I was offered Aquarium by chance. You knew he was born in Alaska and lived in New Zealand? It’s rare, and I was intrigued, that’s it...

The best place to read in Paris: right bank or left bank?

Obviously left bank since I live there, I have always lived there but never continuously, not enough, because filming prohibit me to stay there very long ... I am very often in New York, more than London, a city that I find too large, sometimes impenetrable. I love Manhattan very much, it moves a lot, but hey, I feel here in Paris, something immutable, and holding me back...

We feel like a regret...

I have an itinerant life: shooting, touring, etc., but I’m not going to complain, it’s better than nothing at all... well, sometimes you see, at the moment you’re talking to me, I imagine The possibility of a breakaway... How to say? For example, this week I managed to go three times to the theater. In reality I do that very often. For example, I went to Oslo to see the Bob Wilson [Edda after Jon Fosse] show in Lausanne, Romeo Castellucci [Democracy in America], and I remember taking a Paris-Vienna only to see Peter Zadek’s Hamlet; When Patrick Chéreau’s Dispute was on tour, I followed the performances all over France, I’m like that, I do not stop, the theater is my escape. But I do not go out only to go to the theater: first I’m an early diaper, no, what I like too are the fashion shows: we see extravagant feminine (or masculine) sets, finally let’s say I will not wear that, but I like this show. What I regret, at bottom, is the classicism of the street, when fashions are no longer telescopic. A bit like the colors of cars: gray, black, white ...

Is it different for you to play on stage, facing the public?

For me, it is the same job. The confines are different of course, but I play the same way. Lately, I heard that we were going to take Orlando from Bob Wilson, but imagine that the costumes, which were splendid, and the sets, mysteriously disappeared ... It is quite strange ... Otherwise, what I Love to do in the theater is to read texts, it is an exercise that I find exciting.

From your portraits, and when I look at you, it emanates like a sweet melancholy...

Yes, I’m like that really. You know, for the actresses, I have the impression that they think of themselves as a double: first under the gaze of others, and then in the company of an imaginary double, who speaks to them, who does not advise them, that sometimes even makes a mistake [laughs]... It’s a very literary thing at the bottom, a kind of look that would be written... Being an actress is only a question of look, finally. And basically, yes, if I’m melancholy, it’s because to me it’s a form of sweetness...

Many shoots, trips, festivals, pressure, in the background: where do you find calm?

The calm I find it during my work: it’s paradoxical, but, when shooting that look like a hive seen from the outside and this is really how it happens, I make a haven of peace, meditation, I am entirely concentrated in my role. When the movie stops, then the agitation breaks in...

And if there, suddenly, you could fly from time to time?

Well, here, when we fantasize about a long period of free time, on a parenthesis, as now, I will go to my house, in Paris, yes, it is there that I am well, for the time of exceptional duration . And I will read, Marcel Proust, for example, because it is to read finally La Recherche that one thinks when one says to himself “but what can I read that I could not read fault Time?”. Yes, it is obvious, I will go À la recherche du temps perdu... In the end, we always feel like running after something else, wanting something other than what we have, at brighter moments than to others. Hence the delicacy with which such things must be expressed ...

Let us borrow from the delicate Proust some formulas from his famous questionnaire: if you were a perfume?

Ah, you want to train me on the ground of my intimacy ... I hesitate to answer. Let’s say that I had a thunderbolt for the last creation of Alber Elbaz, an exceptional nose, but you will not know more... Finally yes: I find that perfumes all tend to look alike. I like perfumes that are just like themselves, that have a strong personality.

A dish?

No, no, if I tell you what I eat, you will know who I am [laughing].

All the same time, it is noon...

I do not know what to advise you: there, I’m not hungry, I go back and devour the press. Yes, believe me, I’m addicted. This is very important, especially now. Politics, all that, I do not want to miss out on, to pretend that nothing is happening around me. Do not you want your chocolate square? [We drank a coffee] Well, well I do, I take it. There, It’s done.

(Paris, April 2017).
The remarks in italics and in brackets are from the magazine.

Paul Smith: The Love of Life

Interview Melody Thomas

It is in the Parisian premises of the most British men’s labels that we met Sir Paul Smith.

Awakened from the dawn, this great talker answered our questions with mischievousness and

came back for us on the launch of his eponymous brand and the evolution of masculine fashion since its inception.

When did you arrive in Paris?

Paul Smith: This morning by the 5:40 train and I come home very early tomorrow, I came only for the day. I come about 10 times a year, but I travel every week to tell the truth. Last week, I was in Italy, the one before in Moscow, before that in Germany and then in Los Angeles. I love to travel.

Your dream was to become a professional cyclist but an injury has changed your plans. How did you fall into the pot of fashion?

Yes, it was my dream between the ages of 12 and 19, but when I think about it, I do not think I’ve really been good at it (laughs). You must have a dream in life! Then I fell into the creative world and as the saying goes: the sequel belongs to the story. I feel privileged, because today this company is still mine, totally independent. I started as an assistant in a shop and saved little by little until I could finance my first shop. Beside, I worked a lot as a freelance stylist, photographer, designer. And that’s how I grew my business. My success was not immediate, things were done gradually and it was fine for me because I am a very quiet, stable person. And as soon as I earned a little money, I put it back in my brand rather than buying a private jet (laughs). My first shop was tiny, with no windows, but I loved

Portrait

that time because to get started, I had to face many challenges like creating my own fabrics, something I had never done before. Then I had to learn to make my own pictures, I even shot for magazines ... It was a challenging time, I learned on the job.

How was male fashion when you started as a designer?

The industry was not as well developed, people were less interested in fashion. The ordinary man simply wore a costume, no frills, nothing really connected. The children mostly wore uniforms so there were no zips or anything like that, everything was in sobriety, tradition. France has always welcomed me with open arms. I started selling here in 1976 and immediately, the men started wearing my pieces. But at first, especially in London, men were afraid of looking too feminine, they were suspicious of colors and preferred colors such as navy blue, gray and of course black.

Have you changed things?

In the 1980s things started to change, there was a boom in the men’s fashion publications like Arena, GQ, Esquire. And suddenly it was admitted that men were interested in their hair, we have seen the appearance of male beauty products. Things that were previously regarded as outrageously feminine and which would have been unacceptable are now perceived as normal. The problem facing the industry today is overflow of information; Too much internet, Twitter, Facebook. It’s harder for young designers to find their niche, I think.

In England, men’s fashion has a special place, it is more colorful, more extravagant...

Yes, it’s true, we started with Savile Row, classic reflections of the English costume, but in the sixties they also began to diversify their vision. British universities such as the Royal College of Art or Central Saint Martins have also played an important role. They began to attract students from all over the world and the influences of London became more international, which pushed the designers to be more open. And in the 70s, the music industry also exploded with the Rolling Stones, the Beatles etc. It also contributed to the opening of Anglo-Saxon fashion.

How did this period influence your way of doing fashion?

When I was 18, I made pants for Led Zeppelin’s Jimmy Page, I worked with the Stones, David Bowie ... My taste for flowers, embroidery are what made me work constantly with musicians. Even today, I collaborate with The Lumineers, Christine & The Queens, Jake Bugg. It is interesting for me to see that my work also attracts a new generation of artists.

London continues to influence your work?

In the beginning a lot. I had very little financial means and the textiles I could afford were very english like the tweed. But with the increase in orders, I had the

Portrait

opportunity to be able to create my own fabrics, influence decreased. Strangely, my shop that opens in January offers more British textiles so it may be an endless circle.

You decided to show the man and woman collections at the same time in January. Why did you make that decision? And has that changed the way you look at clothing?

There are several reasons, one of them is that it is a decision in the era of time, we are many designers to have made that decision. But also, by bringing them closer, I was able to put forward more androgynous silhouettes and show that there is a true link between these two lines. For me, it’s an interesting essay, which does not mean I’ll do it every time, but I wanted to experiment. And of course with the economic downturn in many countries, many buyers only go to Fashion Week in Paris or Milan, they no longer go to London or New York and do not go to Seoul any more . We are more likely to meet people by showing in Paris or Milan.

Is it a way of getting closer to the de-genre clothing for you?

For me, this reflection has always been present in my approach to clothing. A few years ago, I had Linda Evangelista pose in a male Paul Smith suit, I work a lot with Patti Smith who only wears men’s clothing. I would say that these are more things that came naturally to me rather than any research on my part.

You also talked about your photographic work, what is your link to the image?

My father was a photographer and he was a founding member of a local amateur photo club, so that from the age of 11, I attended conferences held by many photographers. I learned how to play with photography, but today photography is so instantaneous that it does not seem to me so important. A 10 year old kid can take a good picture today, so I have a little more trouble with the medium.

What is your relationship with social networks?

I have two Instagram accounts, one of the company and mine. It’s a source of conflict, because my personal account never talks about fashion, it’s too boring. I see it more as a visual journal, I travel a lot as I have already mentioned and I like to share the things I see. I have about 300 000 followers what I find very nice. Some people have millions, but they post photos of their shoes, I manage to interest 300 000 people by posting a tree! (Laughter)

You have been working in fashion for several years now. What drives you to continue?

A hundred years (laughs). The love of life, meet you, see the sun ...

www.paulsmith.com



Yasmine Hamdan

Interview François Dieudonné
Photography Alex Brunet

Sensitive and sharp, captivating and wistful, deep and accessible: it was with the help of a few accomplished partners, such as the american Steve Shelley, ex-Sonic Youth drummer, and the support of Belgian Marc Hollander, founder of label Crammed Discs, that the Lebanese singer Yasmine Hamdan has concocted a work at her look. After several adventures in tandem, with his homonymous compatriot Zeid Hamdan within the cult band Soapkills, then the former Taxi Girl Mirwais for the electro duo YAS, or Marc Collin, half of Nouvelle Vague, for the realization of her first solo effort Ya Nass, the young woman freed herself from didactic tutelage for a sumptuous new record, which builds a fascinating bridge between tradition and modernity.

A large cultural shop classifies your new album in the “international pop” category. Do you like it?

Yasmine Hamdan: Oh yes, because I was a little upset when I arrived in France and discovered the term “world music”, I saw it as a ghetto, even a form of racism. Since I brought the Soapkills project to Europe, where I thought it would be easier to develop than in the Middle East, I did everything to fight this pigeonholing. Even though I have nothing against it, as such: I can understand that it is useful to describe a particular folklore. But I consider that my music is contemporary above all, even if I use some traditional instruments.

You have set to music a poem by the Palestinian Mahmoud Darwish, Al Jamilat, which also gives its title to the record. Was it a way to pay tribute to women in all their diversity?

I think we live through really dark times, and I wanted to deliver a positive message. I arrived at a moment of my life where I wanted to assume even more my femininity, and my goals as an Arab female artist. Without wanting to be opportunistic or raising any flag, I can see that women’s rights are vanishing in many places. So I wanted to celebrate this oppressed minority and, through it, the part of femininity that exists in each of us.

After several very electronic records with the Soapkills or YAS duets, your first solo effort Ya Nass moved away from these sounds towards more acoustic orchestrations. Is this new album a culmination of this evolution?

Musically, this is the first album I’ve been completely in charge of. I had already done three quarters of the work on my own before finalizing it in studio with English producers Luke Smith and Leo Abrahams. Even though they brought a great touch, I arrived with an almost achieved project. I wanted to be free at all levels, including financial tasks, and I was lucky that everyone put the best of himself to fulfill my idea. It is easy for an artist to be dizzy when working with people he does not know, but he must follow its course while being flexible and open to the suggestions of others. Even if it is my baby, it was thanks to a team work that I could make it exist as I wanted.

MUSIC

Your music as well as your texts seem to draw a link between your personal story and the woman you have become. After many exiles, you left Lebanon ten years ago to come and live in Paris. How have these geographical changes influenced your writing?

I can’t really explain it, since I did not know anything else (laughs). But the good side of it has been going to several Arab countries, I had access to several different universes. Contrary to popular belief, the Arab world is plural: I was able to discover different dialects, different senses of humor, different aesthetics, and it enriched me enormously by giving me more material to write. Then I went to Greece, and it opened me to western music. All these movements allowed me to find my little inner world, to see borders in a different light, and to feel at home wherever I go. But when I was a child, I did not know how to complain, it’s only much later that I realized how difficult it was for me: every two or three years, I changed schools, friends, environment and sometimes even language. It gave me the advantage of great flexibility, but the downside is that I sometimes feel uprooted at an existential level. I often tell myself that I do not have the same things as the others, that I do not have grandparents or relatives that I can go to, family home or childhood friends. I feel that there is a lack, without being able to define it precisely.

While your music is open to Western influences, you sing exclusively in Arabic. Is it a rule that you have set yourself, or are there things you can only express by this means?

This is my mother tongue, a kind of emotional cocoon where I feel most ... special (smile). For me, it is here that there are the most exciting things and experiences to be made, as a raw material. It goes further than myself, it is almost a political statement, as an echo to certain identity questions that I ask myself: it allows me to establish and perpetuate a dialogue with my roots, not to feel lost. I travel a lot, I live wherever I go, and I really need to connect with that.

Singers, women are often forced to precise chains and the oriental music confined to reductive clichés. You who have these two identities, how do you live that?

It’s true that it irritates me, but it doesn’t really occur in my everyday life, to the point that I’m not always able to identify it when I’m confronted to it. I do not want to think about what I’m doing by taking this dialectic into account, but perhaps by doing this I automatically position myself as part of a counter-current. I think that stigma is embedded in society and in culture, and as I feel extremely dedicated to my art, it is sometimes frustrating for me to feel that I can be considered irrelevant, that there may be people shocked by it. Even if I sing in Arabic, I think that music is universal and I feel sorry for those who don’t feel the same.

There has always been a very physical, almost erotic dimension in what you do, but also a deep spirituality. Are these two aspects one and the same for you?

This is an interesting approach (smile). Indeed, I do not distinguish them: I think that making music is both a very spiritual AND very physical, sensual and sometimes sexual act. Very physical, because we go through ups and downs, through phases of suffering and that there is deliverance at some point (laughs). And to me music is also spiritual because I connect to

it from this angle: what I listen to is resourceful, gives me hope and provides me with a cocoon, in a way.

On the album “Bristol” by Marc Collin, a tribute to 90s trip hop and electro-pop, you covered Björk’s hit song All Is Full Of Love. Is the way she invented her own rules in the world of music providing an inspiration for you?

Yeah, even though I haven’t listened to what she’s been doing lately, she’s someone I respect a lot. Björk is a volcano, a woman who inspires me by her person, her way of thwarting codes, finding herself collaborators and always being a starter for adventure. She is a fighter, almost a warrior (smile). There are other women I like, like Beth Gibbons or PJ Harvey. I realized that even when I don’t like the music of certain singers, I can feel their hearts: even if it’s tough for me to explain it, I feel there is a direct channel, through which some people can touch me. Music is a sort of chemistry to me.

How did the inclusion of your Hal song in Jim Jarmusch’s Only Lovers Left Alive movie upgraded your public profile?

I have always made music for cinema, theater or choreography, even at the time of Soapkills, several tunes of which have been used in original soundtracks. Besides, in general, when I compose, I visualize many images, colors and sensations. In the case of Jim Jarmusch, I have to say he really is one of the people who helped me to pass certain barriers to the audience because the trade is done in such a way that, whether you fancy it or not, when one sings in Arabic, the people most likely to love your music does not necessarily have access to it. So it opened doors for me, that’s for sure.

In Elia Suleiman’s movie The Time That Remains, there is a very strong scene, both funny and moving: Palestinians dance in a bar to the sound of Ma Rida by your YAS project, while Israelis soldiers are watching them from the outside. After a few measures, on both sides, everyone shakes their heads in rhythm. For you, how far does the power of music go?

I see music as a stream that can cross borders, go into lots of places and touch a lot of people. It can create hope, create encounters and induce pockets of resistance, places where life subsists, in a very organic way. The power of music is really movement: for example, if you listen to Chinese music and compare it to Sudanese music, you realize that these two forms share the same structures. And if we go a little further, going back in History, we realize that there have been trade and fluvial exchanges between the two countries, notably thanks to the Silk Road in China, and that what survived it is music. And it’s the same everywhere, that’s what’s great: when you listen to the Indian and Pakistani music of the twenties, there are many similarities with the Egyptian music of the same era. If all this does not circulate, is not transmitted and does not change, only death remains. Music, and to a larger extent art in general, is life.

www.yasminehamdan.com

Electric Guest

Interview & photography Magdalena Lawniczak

We met with Asa Taccone and Matthew Compton on early morning at the charming Hotel Particulier located in Montmartre, on the date of the release of their new album – “Plural”. We discuss their inspirations and most importantly why we had to wait so long for the album number two.

On your YT channel we can see the video from the concert at Lois the Pie Queen, Can you tell us a bit more about it?

Asa: Lois the Pie Queen is a soul food restaurant in Oakland. When I was 15 I started to work there, I was the only white guy at this place. There were a lot of rappers and a lot of hip hop artists coming. The owner took me under his wing and I worked at Lois for years. I learned how to deal with people. And when we were shooting for Google, the idea of going back to my first place of work came out, so we did it and it felt like coming back home. Raphael Saadiq who is a very famous producer, loves Lois the Pie Queen, he contacted us after our gig there.

And what would be a sentimental place for you Matthew?

Well the town when I was growing up was very small and not really much to do there, that’s why I moved (laugh). But there is a club in DC called Black Cat, where a lot of DC punk bands started and I always love going there. We actually played at the Black Cat.

Where were you growing up and what kind of music you were listening to as kids and teenagers?

Asa: I’m from Berkeley California, my parents are ex-hippies, they are also very political, growing up I was listening to a lot of folk music and basically all the classics. But when I was in high school everyone was

listening to hip hop and I would also listen to nothing but 2pac and a lot of West Coast rap. I think both of those worlds are playing an important role in how we sound.

Matthew: The band Fugazi was really important to me. The drummer from this band really shaped me. Their live shows were amazing, they are super punk, super cool. That was a big influence for me.

Then you both moved to LA, how did you meet?

Asa: I was living in a big house in LA, like a musician’s house with a studio in the basement. Coming from a hip hop background it was very fascinating for me to discover new sounds. I met Matthew there. We started recording some songs together. At the moment when the record was done we had no intention to be a band. Danger Mouse suggested at some point that we should release the album. This way our first album was made with zero pressure.

Why Electric Guest ? What is the story behind the name?

Asa: I wasn’t behaving good and my parents sent me to some special boot camp. And the only hang out place around was a donut place. There was an old woman working there, she was a very mystical, metaphysical person. We would have little conversations together. One of the last time I saw her she told me “always remember that you are an electric guest of the universe”. I told that story to Danger Mouse one day and he said that it should be a name for the band.

What inspires you to create music?

Matthew: Mostly not music. Films inspire me a lot.

Asa: Music without lyrics, if any music. sometimes I just can’t listen to music for months. I would turn to visual arts. My uncle who is an abstract painter was supposed to do a cover for us for Plural. His name is Jerry Carniglia, sadly he passed away. We played at his funeral. That was a very strong and inspiring experience. He lived in an old neon factory, that was filled with his art and journals. The funeral was very unconventional.

Who is writing the lyrics? And how is the process short and easy or difficult and long?

Asa: Definitely the second one (laugh) I write the melody and I sing something over it, basically I’m trying to match the words with melody intuitively. I love lyrics of The Beatles, they had great lyrics, nothing artsy, it was for everyone. For Plural I wanted to avoid pretentious lyrics – not that the first one was pretentious at all but as the times are changing I wanted to write something more vulnerable.

What part of the musician life do you prefer, touring or recording?

Asa & Matthew: Recording !! Bedroom, pyjamas.

Matthew: I think it’s good to go on tour because it takes you out of your element. I do get re-inspired and rejuvenated while touring. I think if I stayed too much in my own head or if I stayed in the studio for too long I would be going crazy. You do need to share on what you are working on. You can work on the song forever

and you can think it’s great and then you play it for someone and within 2 seconds you know if it’s working or not.

Did you work again with Danger Mouse for your second album?

Asa: This time he was more of an executive producer so it was more calling him on the phone going to his house and just listening to the songs and he would just say “this is good”, “this is not”. It was a different method than on Mondo.

We are meeting on the date of the release of your new album Plural, how do you feel?

Matthew: Excited!

Asa: I was nervous, I didn’t sleep much last night. You don’t know anything until you give it to somebody. You have something and suddenly it’s not yours anymore it belongs to the world.

Why 5 years?

Matthew: We ended up recording one album and our labels thought that we should keep writing. it was a darker and slower album and actually it was very good for us being pushed. As soon as we got Dear to me we knew that we were going in the right direction. So yes that was one of the reasons why it took 5 years.

We can hear vintage instruments from the 70’s in Dear to me?

Asa: Yes, we locked out at friend of ours two rich guys with amazing taste. They have this studio with amazing synthesizers, we were going there at night and recording.

In the video (Dear To Me) we can see this west coast happy feeling, how it is to live in LA?

Asa: It is every cliché, it doesn’t let you down in that way. I’m waking up and I go to surf, there is a lot of sun, I love it.

In the video we tried to capture that, we asked friends, my mom, my sister are in it as well. Just our friends no actors. There is the shot in it that is a memorial of my uncle, the one I mention before it’s the picture with a candle.

Song you are obsessed about?

Matthew: My favourite song of all time is John Barry, The more things change, especially the instrumental version.

If you have to keep one record? Or, 3 records if it’s too hard.

Asa: I would choose one for each mood one happy record etc. Recently I was listening a lot to Talking Heads.

Matthew: I would pick Fugazi, In on the Kill Taker, Blonde Redhead, Melody of Certain Damaged Lemons.

What can we wish you?

Asa & Matthew: Our album just came out wish us all the luck in the world! And wish America luck. www.electricguest.com



Poni Hoax

Interview François Dieudonné
Photography Alex Brunet

Behind its nods to thai pop or afro beat, Tropical Suite, the Parisian quintet’s new album, still follows the path of a powerful and lyrical rock music, as shady as it is solar. While our meeting with composer Laurent Bardainne and singer Nicolas Ker, the two-headed leadership of the band, did not penetrate all the mysteries of their particular alchemy, it has lifted the veil on their integrity and their lively complicity.

How did the two of you meet?

Nicolas Ker: By classifieds ! The others had already recorded and mixed all the instrumental parts of the first album, except She’s On The Radio. Laurent Bardainne - Yes, I had all the melodic lines in mind but no more singer to perform them. At the time we signed with the label Tigersughi, we had a female singer from Bristol who left very quickly. The group found itself without a vocalist for six months; we just made Budapest with Olga Kouklaki, which had been recommended to us by producer Marc Collin. Our boss Joakim then posted an announcement on the label’s website, and among all demos I received, there was Nico’s. I realized that we were neighbors, so I invited him at my place.

NK: Before that I’d written a lot of music on my side, things that never came out. When I met Laurent at his home, we spent the whole day at his place, drinking beer all journey without interruption, and talked about everything, from politics to music. I ended up improvising on a tape he left me, without even giving me directions.

LB: Before that, I had tried Mathieu from Lescop, he had worked on Involutive Star.

NK: Why did not you choose him in the end? He’s good, too.

LB: I do not know (laughs).

Was it clear from the start that your collaboration would be a long-term proposition?

NK: No, not back then. As I was telling you, for the first album everything was almost completed, it was only the singing parts that were missing. Laurent quickly dictated the vocal lines and I had to write the lyrics very fast. On the other hand, for the second album Images of Sigrid, I was involved from the very beginning, and we spent a great deal of time together, just the two of us: him creating music, me writing lyrics and providing vocals. That’s the way Poni Hoax works: the rule is that only Laurent does compose. And I do not feel any frustration with this: if I want to do it, I compose for my solo projects or for Arielle (Dombasle, ed.). On the other hand, if Laurent forbade me to do things elsewhere, it would be problematic, but I assure you it is not the case at all (laughs).

Do you actually feel more freedom by dealing exclusively with lyrics and singing?

NK: Oh yes, completely. “There is no freedom without constraints”, I wrote this in my text book when I was at school. I wrote hundreds of songs of which I did find all the vocal lines, and the only person I accepted guidelines from me is Laurent.

LB: It’s important to insist on the freedom that it generates: for example in my other group Limousine, we decided there would be no improvisation, and within that framework we manage to develop our own creativity, or when I play with Thomas de Pourquery for Supersonic, I’m just a sideman and I do exactly what he tells me to do. I completely share Nicolas’ view that we actually like to have predefined limitations, and as far as Poni Hoax is concerned, this pre-established regulation prevents conflicts of ego: he co-writes the songs, I write music and the others play it.

NK: I see us as a kind of crew, a bit like the Wu-Tang Clan, where everyone plays with everyone, with precise devices: all our groups or parallel projects are born of an urgent necessity. For example, I can have this music in my head and already know that it has to be Maxime Delpierre who plays the guitar and not anyone else. With Poni Hoax, everything starts with Laurent hearing something in his mind, and in the rest of the band we are at the service of that. I could not compose the Poni Hoax, it is not possible.

For more than a decade that you have been working together, has this repartition of roles evolved?

NK: No, as I told you, Poni Hoax is above all Laurent’s vision, which does not work in the same way in Limousine, for example. As far as I’m concerned, I’ll try to do a second Dombasle / Ker album fairly quickly, and for one of the songs I’ll ask Laurent and Thomas de Pourquery to play something very precise, knowing they’d do it perfectly. This is truly what is linking us to each other in this posse that I am describing: whatever our aims, they must be served by specific people. We are absolutely not dealing with ego games. And if one occurs nonetheless, it is on a human level, not in this process of creation.

LB: If all of a sudden our guitarist came to offer his own compositions, it would not gel. To find oneself in a

group, to know that each one has his precise role and is happy to keep up with it, given the difficult times we are going through, makes this functioning somehow has a reassuring side.

NK: Even if Poni Hoax feeds what we do outside, it’s not the center of our galaxy, it just happens to be the one project that works best on a certain media level.

To speak frankly, Poni Hoax enjoys a certain notoriety, while keeping an underground profile. Is this a situation that fits you fully?

NK: Oh no, that’s nonsense. I do not see any real difference between the mainstream and the rest. When Lou Reed made a hit with Walk On The Wild Side in his Transformer era, I do not get the point that it would have been better for him if he had stayed in a cellar with an empty fridge, banging his head on the walls.

LB: Claiming to represent the underground, is meaning nevertheless that you take the rest of the world for idiots.

NK: I do not even know what it covers. Music is always made to be heard. Otherwise, you keep it at home, get your mother listening to it and then that’s it (laughs). For me, this underground intransigence is, above all, driven by fear of being judged. Someone as popular as Kanye West manages to get a record like Yeezus heard everywhere, while it is a truly experimental and uneasy album. Like Miles Davis before him with Bitches Brew. It does not mean that appearing in mainstream programs is a guarantee of quality, but I insist: those who claim to be pure because they play in cellars are, more than anything, afraid of judgments.

Laurent, you have a jazz background, like the three other musicians of Poni Hoax that you met at the conservatory. Why did you set up a rock band?

LB: After these years of training, I rejected my instrument, like many musicians at this stage: you work the technique for eight hours a day to finally realize that you will never reach the heights of the greatest. I thought I had to do something else, and I wanted to rock. With the other three, we wanted full venues, to make people dance and cheer. We wanted to see the girls move, to sum things up (smile).

Your new album has been recorded in South Africa, Brazil and Thailand. Did you need to leave your everyday environment to find yourselves back?

LB: Right before that, I was on tour all over France in the middle of a cold winter, and just by organizing this trip, getting flight tickets and booking hotels in Thailand, was enough to change my mood. It must also be said that we love to travel, and that I wanted to record in the sun. I really thought we would not be able to make a fourth album while staying in Paris, especially after the hell we had gone through finishing the previous one. And then with Nico, we had flashed on the Karma Sound Studios, we liked the idea of recording an album with our feet in the water.

Nicolas, you had written your texts before leaving?

NK: Yes I did, but at the time my then-girlfriend and I had just parted ways and I was really in a terrible state then. It was atrocious, I could not write about anything other than this girl. But Laurent, Agnes (Dherbeys, photographer who travelled with Poni Hoax, ed.) and



Vincent (Taeger, drummer of the group, ed.) each told me one thing that I will not report, and this horrible feeling vanished. I rewrote everything from scratch, but Laurent kept some of the things I’d done when I was down, including Everything Is Real. I had redone everything with a brighter voice, but Arnaud Roulin and Laurent decided to keep the first version, where I was really down on the ground.

Laurent, as a composer, how do you deal with the fact that the texts of Nicolas are so personal?

LB: This is extremely important to me.

NK: It’s really something organic: in general, Laurent plays me a single melody. Then, after ten minutes or so, I find myself into a sort of trance, and I have a title coming to my mind, without knowing what subject it is dealing about. Then he changes a few things in

reaction to how these words resonate with him. The lyrics come next, but it always starts with a kind of loop of words, which becomes either a verse or a chorus.

LB: And then we always end up taking ourselves for Morrissey and Johnny Marr (from The Smiths, ed.) (laughs). The best moments we have are those afternoons where we both meet to write beautiful songs.

What are you are most proud of with this band?

NK: When the records are out there to be heard, quite simply. And then that people like you, come to us to talk about it, that’s what I’m most proud of.

LB: I agree enough: we spend two years on an album, we listen to it once finalized, and then it is his spreading that matters.

What does each of you like the most about the other?

NK: These things can’t be said, that’s way too personal (silence). But I can tell you what he taught me: before knowing I had a brutal way of composing, he explained to me how to get structures grooving, how to make things dance. It is something invaluable that he brought to me.

LB: What do I like most about Nicolas? His hairstyle obstinacy: something insists on surviving (laughs).



SOULWAX

Interview François Dieudonné
Photography Alex Salinas

Achievement after twenty years of researches, experimental parenthesis or radical new departure? The new album release from these Belgian brothers, the most explosive pair of producers in contemporary electronic music, is all of these, and even more so: From Deewee combines the diabolical accuracy of their performances under the 2 Many DJ's moniker to the staggering power of their remixing work under their alias Soulwax, while keeping their perpetual worry of defying chapels and musical frontiers at that.

Whether one takes it as a succession of effective burners, rough and sensitive at the same time, or as a single dazzling fifty minutes track, the observation is the same: Stephen and David Dewaele unleashed a blow of true brilliance, crushing tribal rhythms, sharp keyboards and hypnotic vocals in one single mold, whose urgency of execution is only matched by the diversity of their inspirations. The record was recorded in a single take after only two days of rehearsals, so we thought it would be interesting to ask the two brothers what they could enjoy in such a temporal pressure, after having let thirteen years pass since they put their previous long format out.

Here's a presentation of the new concept created by these Siamese creators, enthusiastic and exciting brains, whose wisdom and courtesy cut singularly with the permanent fusion material of their jittery sound acrobatics.

Your new album From Deewee is the disc transcription of the formula adopted for your tour last year, Transient Program For Drums And Machinery. Can you explain the principle of these concerts?

Stephen Dewaele: The idea was to recreate a mobile studio on stage, in a three-drum kits configuration, along with three mixers and a seven-piece band. We also liked the idea of manipulating the sound ourselves, in the middle of all that. After that, we wrote new tracks under this formula, to make an album out of it. So we brought all our equipment back to the studio, making sure to record as soon as possible, and chaining all the titles in one go: in two days, we made eighteen continuous takes, we kept the one we liked the most to make the album.

David Dewaele: We just made the voices apart, and corrected a few details, but 80% of what you hear on the disc was performed live in one go.

You have a reputation for being sorcerers of sound, the specificity of your electronic-inclined music, often holding, compared to other genres, to the precision of the studio work. Wasn't it a risk to proceed as you did, so raw?

SD: Perhaps, but for us, to finalize this concept was even more important than that. I don't think we were afraid of losing something. I even think we were excited about this limitation of time. We wanted to have a sound that did not resemble anything that had been done before, to transcribe as honestly as possible the energy of this seven members group.

For your previous project, the soundtrack of the Belgica film, you had created several imaginary formations. Before that, you had not made records under the Soulwax identity for more than ten years. Do you need a new idea before re-creating an album?
DD: We find that many artists are releasing records for the wrong reasons. They do it because they feel compelled to, and we have the luxury of being able to do it only if we have something to say. In this case, it was the Transient Program tour that prompted us to make this record. While we had made a lot of new songs in ten years, we did not use any of them on the album, to focus on what came out of these concerts.

You've been making music together for over twenty years. How does the fact that you are brothers affect your work?

DD: The advantage is that we know that the bond that unites us is timeless, indestructible, it is not something you can't share with a friend. It gives a form of security that you will not have with someone else, but the disadvantage, as we all know, is that the family bond, through its promiscuity, can also provide the most stressful relations. In twenty-five years, we have learned how to organize our collaboration in order to get away with this.

SD: (pointing to his brother) - To tell you the truth, I hate him (laughs).

Speaking of family, you seem to form one with artists like the canadian Tiga Sontag or the american James Murphy of LCD Soundsystem. Is it important for you to consider your music in terms of some kind of movement, with a group of close relatives?

SD: I don't know if we can talk about a movement, since they are above all friends. I believe most of all, even if we did not start together, that our careers have taken off at the same time. It's not a family, but we often work together: we founded the Despacio trio with James and we did a lot of music with Tiga too. But it is mainly personal affinities that have led to this.

On the other hand, you've also had to work with people who have nothing to do with your universe, like when you produced a remix for Robbie Williams' Lovelight.

SD: He did not like it, though (laughs). But it is already incredible that more than half of the people appreciated the interpretations we made of their tracks.

DD: Not all our versions are such radical re-workings as this one. In general when working on a remix, we plan to imagine under what conditions we could play it in one of our DJ sets, whether with Despacio or in a festival. We did quite a lot of those before, but at the moment we are only making two a year.

Is it important for you to enjoy the original before producing a remix or do you see this process more as a challenge?

DD: There are a lot of remixes we refused to do because we thought the originals were perfect as they were, that nothing could be added. Conversely, even if we loved Gossip's Standing In The Way Of Control, it did not have the impact we wanted when we played it in DJ set: we made a remix to make it more efficient. We are often told that this is what made them break through, but I think they would have ended up huge anyway.

SD: What's great about DJing is that you can make a remix and play it on a dancefloor that night to test the reaction of people.

You're better known for your remixes or sets as 2 Many DJ's than for your own music. Does it bring some kind of frustration or do you put those two aspects on the same level?

SD: It's the same thing for us, and the proof of that is that it didn't bother us to take thirteen years to release this new Soulwax album (laughs). But I think that all our projects influence each other and feed on one another. The question, then, is not so much whether this distinction hinders us, but rather how we are encouraged to open new doors, to try other things.
DD: All these identities, and even others, come from the same part of our brain anyway (smile). We do not have the authority to know in advance whether or not the public will appreciate our actions, it is an aspect that belongs and is not our responsibility.

How do you relate to the visual aspect of your work, whether on stage or through Radio Soulwax?

DD: It's very important. For Soulwax, we work with a Paris-based company, Ill-Studio, which also does many things in the fashion world. It's a bit of an extension to our music, as it is for Ozzy Osbourne I guess, for whom it is essential to be on stage with a particular setting (laughs). It's like sleeves, videos or even flyers, it's part of the game and our identity.

How do you see the evolution of electronic music in the years to come, knowing that many artists use the same pre-recorded sounds?

DD: Wow, do you have an hour and a half of free time? (laughs) I think we all feel a bit of the same: there are formulas that work for many people, but the problem is that after a while it gets deeply boring. Even the artists concerned feel that way. But we are optimistic, it is like in 1976 for example: the music had become pretty lame and then punk arrived on top of it, which changed everything. I'm not saying that something that strong is going to happen because I think it's not possible, but it has to push people to look elsewhere.

SD: I also believe that electronic music has become a kind of contemporary pop, and that some of its actors are very arrogant: it turned to be a hobby for people who want to show that they have a lot of money and want to show off in VIP areas, these are really not the same people who are Aphex Twin fans. I think, however, that there is a growing knowledge of electronic music by the general public, and that something must come out of that. When we started, our goal was to unify people: we were convinced that a Stooges fan could dance to a Daft Punk tune, for example. Whereas today everything has become too compartmentalized and it's beginning to be worrying. Styles need to be mixed with each other, and that's how it is in all disciplines. In the case of electronic music, it has gone from the status of tendency to the comfort of the mainstream. What's going to shake up all this? I don't know, but I'm pretty sure it's going to happen.

DD: It is not only at the mainstream level, there is the same problem of standardization in the underground, where there are plenty of people doing exactly the same thing. This was already the case twenty years ago, when some were only doing drum'n'bass, or techno. Then, for seven or eight years, the genres opened up to each other before closing again.

SD: I trust the new generations to bring along the change we're all expecting, it's just a matter of time.

Studio Venezia Xavier Veilhan's Musical Pavillon

Interview Christophe Ménager

The Biennial of Contemporary Art of Venice accompanies and promotes in each of its editions a pool of talented artists. Alongside the Biennial of Architecture and the Mostra for the 7th art, and thanks in particular to the action of its president Paolo Barrata, it is one of the most prestigious events devoted to contemporary art. This is an exceptional moment for artists from around the world and for all art lovers.

Christine Macel, curator at the National Museum of Modern Art - Centre Pompidou, was chosen to be the general commissioner of the 57th Venice Biennale, which runs from May 13th to November 26th 2017.

For the duration of the event, the French Pavilion will host the Studio Venezia installation, designed by the artist Xavier Veilhan.

Mixing the disciplines, this generous work will be opened, during the seven months of the Biennale, to a hundred musicians of all horizons.

Offering the audience an immersive experience, Studio Venezia is a new opportunity to be seduced by the audacity of one of the actors of the most prospective artistic scenes.

Designed by the artist to be itinerant, this pavilion will radiate well beyond Venice. At the meeting of the international artistic scenes, it will continue to enrich itself to offer to the world what France has the most contemporary.

The pavilion will also be that of the French cultural influence in the service of artistic creation and the dialogue between cultures.

On this occasion, we spoke with the artist who agreed to talk to us about his installation by lending himself to the game of a short interview

Could you tell us about the main steps in the process that led you to participate in this prestigious Biennale?

I wanted to make a project that escapes the standard format of the exhibition and that is both open to other artistic forms and also a collective project where the notion of teamwork is important.

How was the idea of Studio Venezia born?

I had already in the form of a puzzle the elements gathered. It was enough to gather experiences already carried out previously to arrive at this project. The idea was to focus on recording, so to be in a musical form that is upstream from the written and predetermined music.

This is the specificity of the project compared to the others I have carried out before. But finally, when mixing the various shows I made and, for example, the series Les Producteurs (2015), the concept of Studio Venezia seems quite logical a posteriori. Halfway between Les Producteurs and especially the show Systema Occam (2016) there is the idea of recording.

Music has always been a filigree in your artistic production. Do you consider that Studio Venezia is a new stage, the synthesis or the continuity of your work?

This is the most important step, not only in its relationship to music, but simply the most important of all the various projects I have carried out in the past 25 years.

It is also a participatory work that will travel and enrich itself in new territories thereafter. How do you see the purpose of this project over time?

The purpose is not anticipated. We know that music will be produced but the content is not predetermined. There is a desire to let things self-define through the various encounters incited by the project. Afterwards, in the framework of the visual arts, Studio Venezia will become Studio Lisboa at the MAAT and Studio Buenos Aires at the CCK - will open each time to a different setting, that of music. The project is based on the idea that the content is not predestined. It is not predefined.

Like most of the pavilions where the work of the artist gives to see or to represent (around a theme or an idea), your artistic proposal, on the other hand, is based on a work Collaborative with the musicians and participative with the public (exchange, resonance, openness, construction of language). Could you describe the spirit and purpose of this work?

The participatory side is ambiguous. When one goes to see a Bosch at the Academia of Venice, one is also invited to a kind of participation. In Studio Venezia the public is not invited to play the instruments, but remains a spectator. This is an important thing to be clear to me. Then, actually the framework is provided for that something happens of particular, which is a recording. But the framework itself remains a work, a sculpture, so do not see the pavilion as a festival, as a platform that welcomes musicians only. Initially there is a work and this work is important. It creates operating conditions for a studio. For me it is a work in its own right that is open to another activity and not just concentrated on representation.

What does the theme of convergent antagonism inspire you in this context of Biennale (through your work or those of the artists represented)?

Antagonism is a very strong position in relation to my relationship with musicians. There is no antagonism here. My project is theirs. On the contrary, there is complementarity. I invited every musician to come and work in the studio. This mode of functioning of the invitation is important at the level of exchanges because it creates a particular context for the creation which is not the same as that of a contract with an exchange of money, for example. There is mutual interest. That's what it is for me, the convergent antagonism.

In the continuity of this work, do you have other projects that you would like to explore?

I would love to do something about sports. What is interesting in this musical practice is the dimension of the physicality of sound that accompanies in a way the visual work. I would love to find a total art form that involves physical effort, but I do not yet know how to approach it.

Xavier, we thank you very much for agreeing to participate in this interview and we wish you a great success during the exhibition.

PAST ISSUES – 10 € PER COPY – INQUIRIES
 PASTISSUES@DEDICATEMAGAZINE.COM



ADRESSES MODE

Acne studios www.acnestudios.com
 Adidas www.adidas.com
 AG jeans www.agjeans.com
 Aganovich www.aganovich.com
 Alican icoz www.alicanicoz.com
 Ann demeulementer www.anndemeulemeester.be
 Assembly www.assemblylabel.com
 Aswad www.aswad.fr
 Bree Layne www.breelayne.com
 Burberry www.burberry.com
 Cartier www.cartier.fr
 Cerruti 1881 www.cerruti.com
 Charvet www.charvet.fr
 Christian Lacroix www.christian-lacroix.fr
 Comme des Garçons www.comme-des-garcons.com
 Converse www.converse.com
 Delphine Delafon www.delphinedelafon.com
 Diadora www.diadora.com
 Diesel www.diesel.com
 Dior Homme www.dior.com
 Drome www.drome.it
 Editions M.R www.editionsmr.fr
 Ellery www.ellery.com
 Emanuel ungaro www.ungaro.com

Episode www.episode.co.uk
 Etudes studio etudes-studio.com
 Faith connexion www.faithconnexion.com
 Falke www.falke.com
 Givenchy www.givenchy.fr
 Gucci www.gucci.com
 Holy Faya www.holyfaya.com
 Jacquemus jacquemus.com
 Jeremy Scott www.jeremyscott.com
 Jil Sander www.jilsander.com
 Jitrois www.jitrois.com
 Juun J www.juunj.com
 Kenzo www.kenzo.com
 Kilowatch espacekilowatch.fr
 Kolor kolor.jp
 Lacoste www.lacoste.fr
 Laps www.laps.fr
 Les nouveaux ateliers www.atelierna.com
 Levi's eu.levi.com
 Loewe www.loewe.com
 Louis vuitton www.louisvuitton.com
 Maison Margiela www.maisonmartinmargiela.com
 Marchand Drapier www.marchand-drapier.com
 Marni www.marni.com

New Era www.neweracap.eu
 Nike www.nike.com
 OAMC www.oamc.com
 Off-White www.off---white.com
 Olivier Theyskens www.oliviertheyskens.com
 Paul Smith www.paulsmith.co.uk
 Pete Sorensen www.petesorensen.com
 Prada www.prada.com
 Puma www.puma.com
 Raf Simons www.rafsimons.com
 Repposi www.repossi.com
 See by Chloé www.chloe.com
 Sergio Rossi www.sergiorossi.com
 Sergio Tacchini www.sergiotacchini.com
 Stella McCartney www.stellamccartney.com
 Tara Jarmon www.tarajarmon.com
 Thrasher www.thrasher magazine.com
 Uma wang www.umawang.com
 Veronique Branquino www.veroniquebranquinho.com
 Veronique Leroy www.veroniqueleeroy.com
 Vince www.vince.com
 Y/Project www.yproject.fr
 Yohji Yamamoto www.yohjiyamamoto.co.jp
 Zana Bayne www.zanabayne.com

LE BOOK PRESENTS

CONNECTIONS 2017

THE CUSTOM MADE TRADESHOW FOR THE CREATIVE COMMUNITY



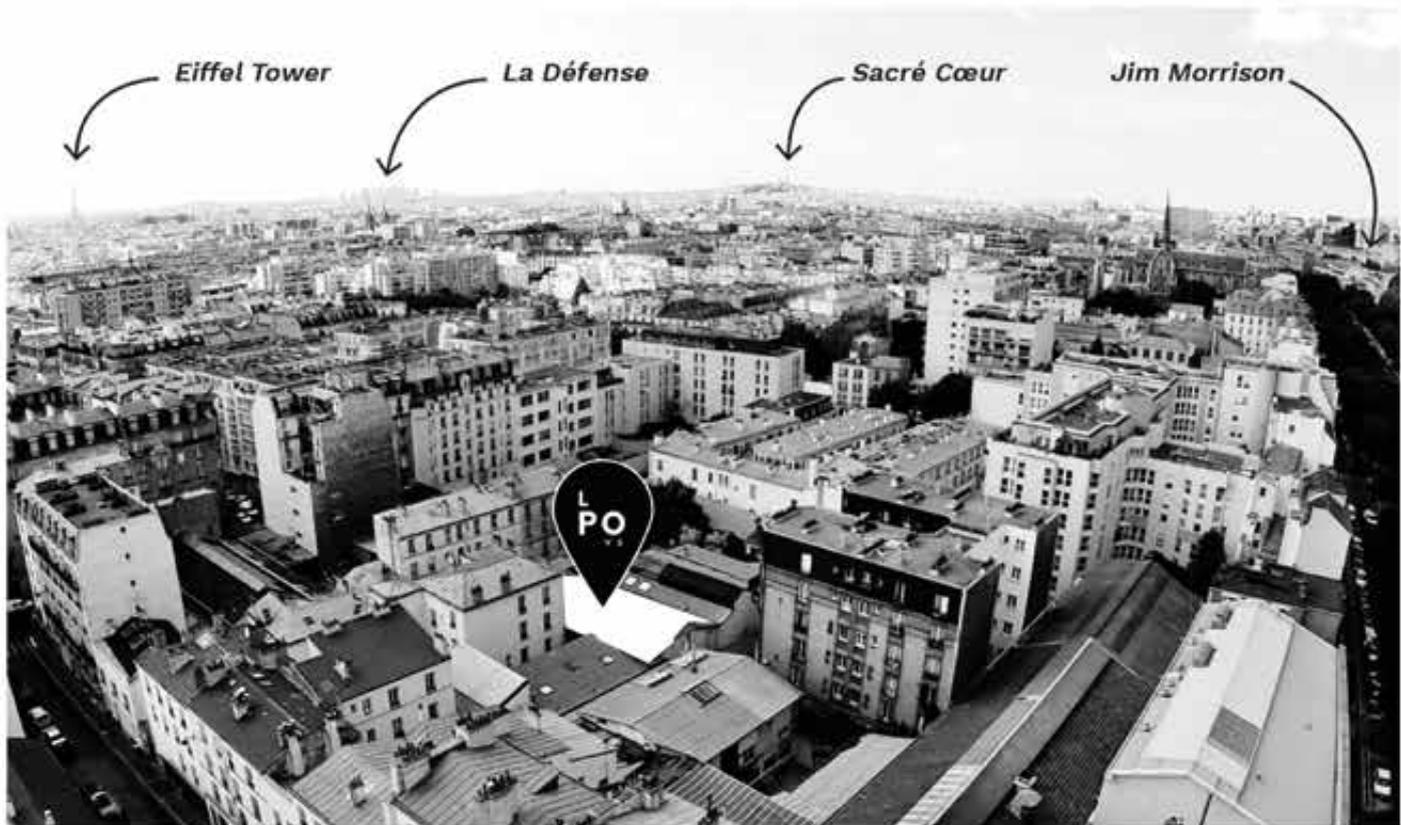
ISABELITA VIRTUAL CREATIVE AWARDS WINNER LONDON 2015

MEET THE BEST IMAGE-MAKERS IN PRINT DIGITAL & FILM
JULY 6TH 2017 | SOHO HOUSE

BY INVITATION ONLY
 REGISTRATION IS OPEN ON LEBOOK.COM/CONNECTIONS

IG: @lebookconnect | lebook.com | #connectionsBERLIN

'Your nest in Paris!'
Studios | Digital | Events
... And more!



LE PETIT OISEAU

VA SORTIR

7 rue du Mont-Louis | Paris 11
+ 33 (0)1 4370 2223
www.lepetitoiseauvasortir.com

PERNOD S.A. CAPITAL 40 000 000 EUROIS - 120, AVENUE DU MARÉCHAL FOCH - 94015 CRÉTEIL CEDEX - 302 208 301 RCS CRÉTEIL



TELLEMENT CHAMPAGNE

depuis 1827



WWW.GHMUMM.COM

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.